SIXIÈME ANNÉE. — N° 121 15 JANVIER 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

Mme de Mondétour

Il y a trois ans environ, l'*Echo du Mervei leux*, sous la signature de M. Gaston Crosnier, a consacré un long article, très vivant et très documenté, à une guérisseuse, célèbre alors dans toute la région du Hâvre, Mme de Mondétour, que tous ceux, riches ou pauvres, dont elle avait soulagé les maux, avaient surnommée la *Bonne Dame d'Harfleur*...

Ses cures, certifiées par des témoignages authentiques et l'explication surnaturelle qu'elle en donnait, avaient vivement excité la curiosité de nos lecteurs et la mienne tout particulièrement. Et je m'étais promis d'aller, à la première occasion, rendre visite à la *Bonne Dame* et constater à mon tour *de visu* la réalité du don merveilleux qu'on lui attribuait...

Mais quand je me disposai à faire le voyage, il était trop tard. Mme de Mondétour avait quitté Harfleur. Elle était partie sans laisser d'adresse, à la suite d'ennuis de toutes sortes qu'on lui avait suscités.

On m'expliqua que les médecins d'Harfleur et des environs avaient déposé contre elle une plainte pour exercice illégal de la médecine; qu'une instruction avait été ouverte, au cours de laquelle plus de cinquante témoins (des malades qu'elle avait guéris) avaient été entendus; et que le Parquet, n'ayant pu relever aucune charge contre elle (sa manière de procéder consistant, non dans la prescription d'un remède, mais dans la simple imposition des mains), avait renoncé aux poursuites et rendu une ordonnance de non-lieu...

De longs mois passèrent. Un journal belge qui me tomba par hasard sous les yeux m'apprit, un jour, que la *Bonne Dame* était en Belgique, et qu'elle y accomplissait, comme à Harfleur, des cures réputées impossibles. J'écrivis en Belgique. Mais je jouais de malheur. Mme de Mondétour, en Belgique comme en France, avait porté ombrage à la médecine officielle. Elle était partie de Bruxelles, comme elle était partie d'Harfleur, sans laisser d'adresse.

Et puis, il y a quelques semaines, un ami m'annonçait qu'elle était venue s'installer à Boulogne-sur-Seine! Je me mis en quête de son domicile. Quand je le découvris, la *Bonne Dame* n'y était plus. Mme de Mondétour avait quitté Boulogne et était venue à Paris.

Paris est grand. J'aurais pu chercher longtemps. Je ne cherchai point. J'attendis. J'étais bien sûr que si Mme de Mondétour continuait à Paris la série de ses guérisons, le bruit ne manquerait d'en venir jusqu'à moi.

Et, de fait, j'appris bientôt que le grand peintre de montagnes, Hugo d'Alési, dont on a admiré naguère l'exposition à la Galerie Georges Petit, avait été guéri par la *Bonne Dame* d'un mal auquel les hommes de science n'avaient vu goutte...

Et j'eus enfin l'adresse cherchée! Je m'y précipitai sans retard. C'est à deux pas de l'Arc de Triomphe. Un petit appartement bourgeois. Mme de Mondétour vit là avec ses deux filles et son mari, qui est un artiste de talent, dont les toiles signées *Fortunio* sont recherchées des amateurs. Rien de l'antre de la sorcière! On se sent chez de braves gens, à qui la fortune n'a pas toujours souri, mais

à qui l'adversité n'a enlevé ni la dignité ni la distinction...

Et c'est, en effet, avec une grande simplicité que M. et Mme de Mondétour me content tous les déboires dont ils ont été abreuvés depuis qu'ils se sont avisés de rendre service à leur prochain. On dirait que, par une sorte de jeu de bascule mystérieux, les peines qui leur arrivent sont en raison directe du bien qu'ils font aux autres.

Mais ils ont la discrétion de ne pas insister sur ce point.

J'aborde donc l'objet de ma visite. Mais, comme je ne veux pas refaire l'article de Gaston Crosnier, je demande d'abord à la *Bonne Dame* quelques détails sur son séjour à Bruxelles.

— Nous avions assez, me dit-elle, des tribulations par lesquelles nous étions passés à Harfleur. Je me souciai fort peu de reprendre mes fonctions de guérisseuse. Mais, quelques jours après mon arrivée à Bruxelles, je me trouvais à ma toilette, un dimanche matin, lorsque j'entendis une voix qui me dicta cet ordre : « Tu iras à l'église Saint-Gille, tu y trouveras un vieux mendiant paralytique et tu le guériras sur l'heure.

« Bien que, quelque peu habituée à ces injonctions de l'au-delà, je crus d'abord à une hallucination. Mais, tout de même, j'en fis part à mon entourage. On me traita de visionnaire. Je voulus en avoir le cœur net.

« Vers quatre heures, j'allai à l'église Saint-Gille, accompagnée de ma plus jeune fille et d'une servante. Arrivée à l'église Saint-Gille, quelle ne fut pas mon émotion, après avoir poussé la petite porte, d'apercevoir un vieillard à grande barbe blanche qui s'appuyait sur deux bâtons !

« J'allai à lui. Je lui expliquai le but de ma présence. Mais il ne comprit pas, car il parlait flamand. Je lui montrai alors un grand Christ et, par des gestes, tentai de lui faire part de mes intentions... Puis, je lui imposai la main sur la hanche. Il eut alors trois soubresauts douloureux. M'étant agenouillée, je lui touchai le mollet.

« Au bout de quelques instants, j'entendis une voix qui me disait : « Relève-toi et qu'il marche ! ». Ma servante prit les deux bâtons que le vieillard ne voulait pas abandonner. Je le poussai légèrement, et il fit deux pas. Enhardi, il en essaya d'autres, et finalement il marcha. Je lui donnai ma carte et, le lendemain, il vint me voir, à pied, sans l'appui de cannes. Il en fut de même les jours suivants. Je n'eus pas besoin de le toucher de nouveau.

« Le bruit de cette guérison se répandit dans la ville. Nombre de personnes voulurent la constater. Et ce fut pour le pauvre homme une source de toutes sortes de profits ! Il s'appelle Joseph de Coster et demeurait, à l'époque, chaussée d'Alsemberg, n° 146. »

Mme de Mondétour me cita un certain nombre d'autres guérisons aussi radicales, obtenues de la même façon. Elle me montra les lettres touchantes, témoignages de reconnaissance, qui les confirment. Parmi ces témoignages, il en est en vers. Témoin ce sonnet :

LE MYSTÈRE

A Madame de Mondétour.

C'est vous que Dieu jugea la plus digne des femmes
D'imiter ici-bas le divin Rédempteur.
Vous donnez la santé, vous consolez les âmes,
En les rappelant à l'amour du Créateur.

Et maintenant, savants, ravivez donc les flammes
Sous vos creusets... Cherchez ! La science a l'horreur
Du mystère troublant ! Elle rit de nos blâmes
A son dur scepticisme et s'écrie : à l'erreur !

Pour nous, désespérés qu'enfin elle abandonne,
Des joies ou du labeur vainement l'heure sonne.
Sans espoir, marchons-nous vers de prochains tombeaux ?

Non, de vos esprits purs par vos mains tutélaires
Se répandent sur nous les fluides salutaires
Qui donnent vie et force en chassant tous les maux.

Bruxelles, le 29 mars 1900.

AUGUSTE LIBOIS, *ex-aveugle.*

Evidemment, cela ne vaut pas un sonnet de Beaudelaire ! mais cela dit tout de même ce que cela veut dire. Et la signature, en tout cas, vous apprend qu'Auguste Libois était avengle et que, grâce à Mme de Mondétour, il ne l'est plus !...

Parmi les cures les plus remarquables, faut-il citer encore le cas de Gabrielle Froidebise, 27, rue Saxe-Cobourg, guérie en six semaines d'une déviation multiple de la colonne vertébrale, compliquée d'une saillie de l'omoplate et d'un déplacement de la clavicule ?

Il serait oiseux de multiplier les exemples. Le fait des guérisons opérées par Mme de Mondétour est

indéniable. Et j'avoue que, quant à moi, ce qui m'intéresse en eux, ce n'est pas tant le fait même que ses causes...

Mme de Mondétour les explique mystiquement. Comme je la priai de m'exposer avec quelque développement cette explication, elle me dit :

« — Je crois aux esprits. Je les vois. Ils me parlent. Je fais ce qu'ils m'ordonnent. Depuis mon enfance, je voyais très souvent scintiller devant mes yeux des points d'or, des clartés. Ces clartés, d'abord indécises, prirent des formes peu à peu. Je reconnus, dans ces formes fluidiques, lumineuses et vivantes, des êtres disparus. Peu à peu, je constatai que ce que ces esprits me disaient correspondait à la réalité. J'ai bien été forcée alors de croire en eux.

« Mais c'est une sorte de rêve que j'eus le 21 novembre 1896, qui décida de ma vocation. Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, vers quatre heures du matin, je rêvais qu'on sonnait à la grille de ma villa. C'était une pauvre femme très misérablement vêtue qui demandait l'aumône.

« Elle avait une main emmaillottée dans un linge blanc. Un vieux foulard déteint noué en travers du cou soutenait cette main. De l'autre bras, elle soutenait un panier, dont l'anse absente était remplacée par une corde.

Prévenue, je la fis entrer dans la maison et, comme j'avançais la main vers sa main blessée, elle se recula vivement en disant : Ne touchez pas.

« Cependant, lui répondis-je, je pourrais peut-être vous guérir, car je sais ce que vous avez. Il y a six semaines, vous avez, avant de sortir de chez vous, mis des cuillers et des fourchettes sales dans un vase d'eau bouillante sur le feu. En rentrant chez vous, vous avez voulu prendre ces ustensiles et, par mégarde, vous avez saisi une fourchette encore sale qui vous a fait une blessure à la main. Cette blessure s'est envenimée, si bien que le docteur a dû vous faire subir deux opérations. Vous souffrez beaucoup. Vous ne pouvez dormir. Vous êtes estropiée, car vous avez la main constamment fermée. »

« La vieille femme déclara : « C'est vrai, tout ce que vous me dites-là, madame, mais comment le savez-vous, puisque vous ne me connaissez pas et que c'est la première fois que je viens chez vous? »

« — Je le sais, cela suffit; et maintenant, si vous voulez, je vais vous guérir. »

« Là-dessus, le songe se dissipa et je m'éveillai. Or, le jour même, à quatre heures après midi, on sonna à la grille. La domestique, qui avait eu connaissance du rêve, revint toute bouleversée en disant : « Madame, la femme de votre rêve de cette nuit. » Cette femme ayant été introduite, je la reconnus de point en point.

« Elle me dit, quand je voulus l'approcher, la phrase entendue dans mon rêve : Ne me touchez pas. A son grand ébahissement, je lui racontai alors comment elle s'était blessée. C'était exact. Elle m'avoua qu'en sortant de chez elle, elle avait été poussée vers ma demeure. Je lui offris de la guérir. Et, au bout de huit jours d'impositions sur sa main malade, elle l'ouvrit toute grande, agita les doigts, et m'assura qu'elle était complètement guérie. Ce fut la première de mes guérisons...

« Depuis, les choses ne se passent plus, sauf des exceptions comme le cas du paralytique de Saint-Gille, d'une façon aussi extraordinaire. Mais les esprits cependant, jouent toujours un rôle. Lorsqu'un malade se présente, ils m'informent si, oui ou non, ils le guériront.

« Si c'est non, je préviens le malade que je ne puis rien pour lui. Si c'est oui, j'attends des ordres. Les esprits m'apparaissent toujours accompagnés de la croix, et me désignent du geste ou de la voix, la partie du corps du malade sur laquelle je dois imposer les mains. La partie du corps ainsi désignée n'est pas toujours, comme on pourrait le croire, la partie où le malade souffre. Il m'a été indiqué de toucher le genou alors que le malade se plagnait d'une douleur au cœur.

« Je fais, sans raisonner, ce qu'il m'est ordonné de faire. C'est ainsi que j'obtiens les guérisons. Je ne suis en somme, qu'un intermédiaire entre les malheureux d'ici-bas et les bienfaiteurs de l'au-delà... »

J'ai reproduit aussi fidèlement que possible, les déclarations de Mme de Mondétour. Il suffit d'avoir entendu la *Bonne Dame* pour ne point douter de sa sincérité. Il est certain que, pour elle, les choses se passent exactement comme elle le dit.

Mais n'est-elle pas la dupe de ses illusions ! Ces esprits qu'elle voit ou qu'elle entend ne sont-ils pas seulement les fils de son imagination ? Est-elle douée, au contrairee, de sns suraigus qui lui permettent de prendre contact avec ce que les occul-

tistes appellent le plan astral? Sommes-nous en présence de manifestations spiritiques? Faut-il croire plutôt à quelque prestige diabolique?

Autant d'hypothèses, sans compter quelques autres entre lesquelles je ne me charge pas de choisir. J'expose et voilà tout.

Mais il y a quelque chose de plus.

Il y a, en dehors des phénomènes mystiques, des phénomênes purement matériels ou physiologiques. Quand Mme de Mondétour impose les mains, elle ressent quelque chose :

— Il me semble, à ces moments-là, répondait-elle à de nouvelles demandes d'explications de ma part, il me semble que je suis une sorte de tube dans lequel passerait un courant de fluide, tantôt froid, tantôt chaud, tantôt picotant. J'ai l'impression d'être une pompe aspirante qui puiserait dans l'air ambiant je ne sais quelle force, qui s'échapperait par mes mains quand elles toucheraient les malades.

« Ces malades eux-mêmes éprouvent une sensation analogue à la mienne. Ils ne sentent pas qu'un fluide passe au travers d'eux; ils sentent qu'un fluide se loge en eux. Tantôt, comme à moi, ce fluide leur paraît chaud, tantôt froid. Souvent aussi, il les titille, à la façon des courants électriques. Je leur fais un peu, à ces instants-là, l'effet de ces femmes-torpilles qui s'exhibent dans les foires, avec cette différence toutefois, qu'au lieu de les secouer violemment, le contact de mes mains leur infuse du bien-être et les calme... »

Je causai encore quelques instants avec la *Bonne Dame*. Mais j'arrêterai là, si vous le voulez bien, le compte-rendu de ma visite. Aussi bien, j'en ai assez dit pour donner l'idée de la consulter à ceux de nos lecteurs qu'intéresserait la question des guérisseurs mystiques, que j'ai déjà traitée, l'an dernier, au cours de mon « Enquête sur le Magnétisme », notamment à propos de Mme Boivin et de l'ouvrage de M. Oswald Wirth, *L'Imposition des mains et la médecine philosophale...*

Mme de Mondétour, qu'elle me pardonne cette expression peut-être un peu irrévérencieuse, est un *sujet* remarquable, tout à fait digne d'attirer l'attention des savants indépendants, et c'est aussi une femme du monde et une femme de cœur à qui les médecins de Paris, mieux avisés, j'ose l'espérer, que ceux d'Harfleur, laisseront la liberté de faire le bien avec tranquillité...

Qui sait même — les médecins de Paris sont, en général, spirituels — s'ils ne lui enverront pas leurs malades les plus récalcitrants!

GASTON MERY.

P.-S. — Je reprendrai prochainement mon étude sur *L'Historique des Apparitions de Tilly*. Il me reste à parler de Marie Martel et de la fondation Durand. G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Jean à la Logette, fils de Théodora.*

De cette Byzance qu'évoque *Théodora*, voici une humble et touchante figure, un peu byzantine tout de même, ne fût-ce que par l'Evangéliaire d'or. Les Bollandistes nous l'offrent à la date du 15 janvier. Ce n'est pas une mauvaise habitude de donner chaque matin un regard et une pensée aux saints du jour. Rien n'est plus intéressant que leur histoire. Cela rend, il est vrai, moins aisée l'admiration pour les grands hommes contemporains.

Jean le Calybite (*Kalubê*, logette, hutte) appartenait à une famille patricienne de Constantinople; son père commandait une des armées de Théodose II; sa mère, qui s'appelait aussi Théodora, était l'amie de l'Augusta Pulchérie, sœur de Théodose, qui s'était vouée à la virginité, bien qu'elle eût épousé le sénateur Marcien. Dès sa petite enfance, Jean se montra d'une sagesse et d'une piété singulières, n'ayant pas de plus grande joie que passer des heures en prière et en songe dans les églises. Et sa mère, voulant lui faire un présent et lui ayant demandé ce qu'il préférait, il la pria de lui donner un Evangéliaire. Elle lui en donna un magnifique, écrit au cinabre et relié d'ivoire et d'argent.

Il y avait à peu de distance de Constantinople un monastère de religieux appelés *Acémètes*, c'est-à-dire « qui ne dorment pas. » Ils dormaient sans doute, mais le moins possible, et se partageaient de manière que les hymnes des louanges de Dieu ne cessaient jamais dans leur église. L'un de ces religieux, allant en pélerinage aux Lieux-Saints, passa par Constantinople et reçut l'hospitalité chez les parents de Jean. L'enfant l'interrogea fort curieusement sur son monastère, la règle qui y régnait et toutes les choses de la vie religieuse; puis, tombant à genoux devant le moine, il le supplia de passer par Constantinople à son retour pour

l'emmener chez les Acémètes. Le moine promit, pensant que ce désir de l'enfant n'était qu'un caprice. Mais à son retour, il le trouva aussi ardent dans sa vocation. Si bien que craignant d'aller contre le désir de Dieu, mais plein de perplexité et d'une sorte de remords, l'Acémète se laissa accompagner furtivement par l'adolescent, qui n'avait emporté que son Evangile relié d'ivoire. Le supérieur, après un long examen et beaucoup de difficultés, consentit à recevoir Jean et à lui couper les cheveux.

Le jeune homme passa six années dans cette pieuse maison, pratiquant toutes les vertus avec une perfection si rare, qu'on le proposait comme un exemple plus admirable qu'imitable. Au bout de six ans, une violente envie lui vint de revoir son père et sa mère. Il la combattit longtemps, la considérant comme un piège de l'Ennemi ; mais cette envie grandissant toujours et le réduisant (jointe à ses austérités), dans un état voisin de la mort, il résolut de la satisfaire sans renoncer à l'état d'humiliation et de pénitence auquel Dieu l'avait appelé.

Il partit, avec la permission et la bénédiction de son abbé, donna en route son habit à un pauvre et prit celui du mendiant ; et il arriva sur la nuit à la maison de son père. Les serviteurs, au matin, le trouvèrent agenouillé sur le seuil; ils en eurent pitié, et sachant que leurs maîtres ne refusaient jamais l'hospitalité à un pauvre, lui donnèrent une petite loge pour s'y retirer. Elle était dans la cour du parloir et permettait de voir ceux qui entraient et sortaient. Au passage du maître, ou de la noble Théodora, on eût pu voir la tête pâle et amaigrie du pauvre sortir de la logette et les suivre d'un regard ardent. L'un et l'autre étaient fort vieillis; ils avaient fait chercher leur enfant si cher par toute la terre et ce deuil les accablait. Le Calybite voyait leur douleur, mais il se taisait, ou plutôt il ne parlait pas, car, fidèle à la règle des Acémètes, il chantait, son hymne faible ne s'éteignait ni jour ni nuit. Quant à Théodora, loin d'être avertie par l'instinct maternel, elle n'apercevait jamais sans un mouvement pénible ce malheureux, maigre et blême dans ses haillons; mais son mari en avait pitié et lui envoyait de la nourriture.

Deux ans se passèrent ainsi ; le chant de l'Acémète devint si faible qu'on l'entendait à peine. Averti par un songe qu'il n'avait plus que trois jours à vivre, Jean fit supplier Théodora et son époux de venir dans sa cellule. Un peu surpris, le général de Théodose et l'ami de l'Augusta vinrent cependant près du grabat du misérable. Il leur dit :

— Dieu vous récompensera de votre charité ; je vous supplie de me la continuer encore. Me voici à la fin de ma vie. Permettez que je sois enterré dans cette logette, avec ces vêtements déchirés, sans autre cérémonie.

Ils le promirent. Alors, leur tendant son Evangéliaire :

— Acceptez ce livre, qui vous consolera de tous vos chagrins, même de celui qui vous a si longtemps déchirés et qui va s'augmenter tout à l'heure.

Ils prirent le manuscrit, s'étonnant de sa richesse, et tout à coup s'exclamèrent ; c'était bien l'Evangéliaire de leur fils chéri. Comment le mendiant l'avait-il eu ? De qui le tenait-il ? Et ils dévoraient des yeux avec angoisse ce visage décharné où maintenant ils retrouvaient des traits familiers. Ne voulant pas mentir, le saint leur dit : « Je suis votre fils ».

Saisis de joie, accablés de douleur, désespérés de ne le retrouver que pour le perdre à jamais, Théodora et son époux l'embrassaient en gémissant ; mais il les fit taire d'un geste suprême et, se soulevant dans les bras de sa mère, l'Acémète expira en chantant l'hymne Acathistos.

Sa mère, ne pouvant se résigner à l'ensevelir dans ses misérables vêtements, le fit revêtir d'habits magnifiques ; mais aussitôt elle se vit paralysée des deux bras qui n'avaient pas tenu la promesse faite au mort. On remit ses haillons au cadavre et Théodora fut guérie. Cet événement merveilleux retentit dans tout Constantinople et l'on vénérait encore la logette du Calybite à l'époque où la même Théodora vint à l'Embolum sourire aux passants pour un sou d'or.

Lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople, le chef de saint Jean Calybite fut apporté à Besançon par Jean, seigneur de cette ville, l'un des chevaliers croisés. Il était enfermé dans une châsse de cuivre sur laquelle on lisait deux vers grecs, que les chanoines ne purent jamais traduire. Un évêque grec, qui se trouvait à Avignon, leur en fit une traduction aussi barbare qu'infidèle :

Les mains de la maule personne de Lereige
Ceste sainte teste de saint Jean Callybiti despéra ;
Et les mains don iuste et vray proudhomme,
Ceste sainte teste de saint Jean Callybiti prisera.

Ducange donne de cette inscription une explication beaucoup plus raisonnaible :

Mames quidem profana venerandum confregit caput
Sed pia manus Joannis colligat.

On sait, par le témoignage de Nécéta, squ'à la prise de Constantinople, les soldats profanèrent beaucoup de reliques pour s'emparer des reliquaires. C'est ce qui arriva sans doute au chef de saint Jean Calybite que les mains pieuses de Jean de Besançon recueillirent et entourèrent d'un cercle d'argent.

GEORGE MALET.

A TILLY

M. le marquis Costa, de l'Académie française, vient de publier, dans le *Gaulois*, un article éminemment intéressant, au sujet de l'ouvrage de notre ami M. le marquis de Lespinasse-Langeac, *Historique des apparitions de Tilly-sur-Seulles*. Nous sommes heureux de le mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs :

Noël est si proche encore que cette histoire sera de saison. Dieu me garde, pourtant, d'obliger personne à crier : « Au miracle ! » Le rôle de Père de l'Eglise ne saurait m'appartenir. Je veux simplement raconter ce que j'ai vu et ce que je viens de lire dans un petit livre merveilleusement documenté, que son savant et trop modeste auteur, M. le marquis de Lespinasse, a intitulé : *Historique des apparitions de Tilly sur-Seulles*.

***

Avisé qu'une de ces apparitions devait se produire prochainement, je débarquai à Tilly, voilà quelques semaines. Rien de paisible comme ce petit village qui ressemble à tous les villages normands. Ses maisons blanches, encadrées de pommiers, essaiment le long de la route, de Bayeux à Caen. Ils sont là, à les habiter, sept ou huit cents braves gens, qui n'ont pas d'histoire et ne se soucient guère d'en avoir une, si l'on en juge par leur indifférence à regarder passer la foule que la curiosité ou la dévotion amènent chez eux depuis six ans. Car il y aura six ans, au mois de mars prochain, que les phénomènes dont il sera ici question se produisirent pour la première fois.

La classe, ce jour-là, venait de finir, à l'école communale et les petites filles, avant de quitter les bonnes Sœurs, faisaient une dernière prière, lorsque l'une d'elles, qui, sans doute peu dévote, regardait par la fenêtre, poussa un cri — certes, il y avait de quoi ! Elle voyait — et tout le monde, Sœurs et élèves virent, comme elle — là, en face, de l'autre côté du village, planant entre ciel et terre, debout sur un nuage rose, une éblouissante figure de femme. Sa robe était blanche, sa taille entourée d'une écharpe bleue. Un voile encadrait son visage, à ce point rayonnant que tout en resplendissait autour de l'école.

... Et pendant trois mois, la douce image réapparut presque chaque jour aux Sœurs et aux enfants. Elles en avaient la vision plus intense, à mesure qu'elles priaient davantage. C'étaient alors des battements de mains, des cris de joie, auxquels les anges, dans le nuage rose, faisaient écho en carillonnant autour de la Vierge Marie — car ce ne pouvait être qu'elle — de joyeux *Angelus* sur des cloches invisibles...

Mais, comme l'arc-en-ciel, qui s'évapore quand on l'approche, celle dont on distinguait jusqu'au sourire, s'évanouissait lorsqu'on la cherchait où elle semblait être, si bien que nul ne pouvait dire qu'elle fût voisine ou lointaine.

— La question, me racontait, à ce propos, M. le marquis de Lespinasse, que j'avais la bonne fortune d rencontrer à Tilly, se posait, si obsédante que la s périeure, Mme Saint-Patrice prit, pour en avoir l cœur net, le singulier moyen que voici, un jour qu l'apparition venait de se manifester :

« Une tourière armée d'un long bâton au bout du quel battait un morceau d'étoffe blanche, s'élanç dans la direction où flottait le nuage. Il était conven que les Sœurs restées à l'école agiteraient leurs mou choirs, lorsque le fanion de la tourière se trouverai au-dessous de l'apparition.

« Longtemps, la pauvrette vagabonda à traver champs, dépassant l'église, dépassant les plus loin taines maisons du village. Lorsqu'on lui fit enfi signe de s'arrêter, elle se trouvait dans ce qu'on ap pelle là-bas une pâture, à douze cents mètres de so point de départ et devant une haie d'où émergeait u vieil ormeau, lamentablement ébranché. Rien de trist ni de banal comme ce paysage fait de broussailles, d terres en friche, d'arbres rabougris, au-dessus des quels Sœurs et enfants aperçurent, ce jour-là, pour l dernière fois, celle qu'elles appelaient la douc Vierge. A d'autres, désormais, de la voir et de l'en tendre.

***

« Car le bruit des étranges choses qui se passaien avait, de proche en proche, gagné tout le pay normand. La foule, maintenant, accourait à Till pour y être témoin des phénomènes les plus contra dictoires. Les apparitions se multipliaient, en effet autour de l'ormeau, divines ou diaboliques ? On ne l savait plus. C'était, tantôt, sur l'arbre, comme l'enrou lement d'une forme hideuse ; tantôt, il se couronnai d'une tête sanglante. Tantôt, enfin, on voyait sortir d terre, et y rentrer, une figure de femme dont le pieds, les mains, se hérissaient d'ergots et pl s d'un fois, hélas ! il arriva que, devant ce terrifiant spec tacle, des malheureuses se roulèrent, convulsées, su le sol.

« Mais, grâce à Dieu, ajouta M. de Lespinasse aprè m'avoir donné ces si curieux détails, grâce à Dieu, ces manifestations diaboliques ne se produisent plus depuis quelque temps. Les voyantes qui en étaient obsédées ont quitté Tilly. — Où sont-elles ? Je l'ignore. — Il ne reste ici que Marie Martel, dont les visions sont douces et infiniment consolantes... Venez, nous l'irons voir avant qu'elle monte au champ de l'apparition. Mais ne vous attendez pas à trouver un être séraphique. Marie Martel n'est qu'une campagnarde lourde et commune... »

En effet, j'aurais passé vingt fois auprès de Marie Martel sans la remarquer, tant elle ressemble à toutes les filles de ferme que j'ai rencontrées. Sa vie avait été, paraît-il, fort malheureuse, jusqu'au jour où une digne femme de Tilly, fermement convaincue que la pauvre fille était l'objet de faveurs divines, la recueillit

par charité. Tous les jours, quelquefois le matin, mais plus ordinairement le soir, maîtresse et servante vont ensemble réciter le rosaire devant l'ormeau. Si rien d'extraordinaire n'est survenu pendant la prière, elles regagnent, l'une son petit salon, l'autre sa cuisine.

Mais il en arrive autrement parfois. — Marie Martel entend, pendant qu'elle prie, une voix qui lui donne rendez-vous, à jour fixe, au champ des apparitions. — Elle devait précisément s'y rendre ce jour-là, vers huit heures du soir. Il en était quatre lorsque j'arrivai chez elle, pour la trouver occupée à éplucher des pommes de terre.

Notre conversation fut des plus banales. Et, si grand fût mon désir de trouver, dans ce qu'elle me dirait, un mot à retenir, je ne le trouvai pas.

***

Je n'en fus pas moins exact quelques heures plus tard, au pied de l'ormeau. Tandis que M. de Lespinasse, qui avait bien voulu m'y accompagner, m'expliquait la topographie des lieux et me racontait les extases dont il avait été témoin, la voyante arrivait, suivie d'une centaine de personnes. Elle marchait pesamment, la tête enveloppée d'un tricot et les mains embarrassées d'un lourd paquet de chapelets.

Marie Martel s'arrêta à l'endroit précis que m'avait indiqué M. de Lespinasse et disposa tranquillement, devant elle, les rosaires, les croix, les images qu'elle avait apportés. On ficha sur une planche une douzaine de cierges, allumés, pour qu'on la pût bien voir, et le rosaire commença.

Tant que dura la première dizaine, je ne remarquai aucun changement dans le visage de Marie Martel. Il gardait sa même expression peu intelligente. Seulement ses yeux, qu'elle relevait, à chaque instant, semblaient chercher, dans la nuit, l'apparition qu'elle ne voyait pas encore. Il en fut ainsi pendant huit ou dix minutes. Puis, tout à coup, la prière s'arrêta. Les yeux, largement ouverts, de la voyante devinrent fixes. Je me trouvais en face d'elle, et la lumière donnait, si vive, sur son visage, qu'aucune expression ne pouvait m'échapper. Il me sembla, d'abord, que les traits se contractaient et que les coins de la bouche fléchissaient douloureusement ; puis insensiblement la figure se rasséréna. Marie se mit à parler. Ses premières paroles presque inintelligibles étaient sifflantes. Puis, peu à peu, la voix se raffermit. La voyante priait, haletante, passionnée, sans toutefois que dans la pensée ou dans les mots que je pouvais saisir il y eût le moindre reliet.

Une sorte de dialogue, vif, pressant, mais dont le sens ne pouvait être suffisamment précisé par les paroles de Marie Martel qui n'étaient naturellement que des réponses, sembla s'engager entre l'apparition et la voyante dont les yeux, toujours fixes, pleuraient. Sa tête était un peu renversée. Elle tendait en avant ses deux mains ouvertes, au bout desquelles son rosaire tenait, comme par miracle.

L'extase, ce soir-là, dura près d'une demi-heure. Il y avait autour de Marie Martel, outre les habitants du village, témoins ordinaires de ses visions, trois officiers en uniforme, cinq ou six prêtres, un médecin venu de Paris et moi. En voyant les officiers s'en aller, profondément émus, j'étais tenté de faire un rapprochement entre ces braves gens et le Centurion qui, jadis, descendit du Calvaire en se frappant la poitrine. Quant aux prêtres, leur impression paraissait beaucoup moins vive. Il me sembla, même, que plus d'un souriait, d'un sourire qu'il eût peut-être mieux valu ne pas trouver sur ses lèvres.

Du reste, cette extase, comme presque toutes celles qui l'ont précédée et suivie, laissait le spectateur aussi convaincu de la réalité d'un fait extraordinaire que peu renseigné sur sa nature et sur les communications faites à la voyante. Seul, en effet, son confesseur, le curé doyen de Tilly, reçoit les confidences de Marie Martel, et, si le digne prêtre en tient exactement le journal, il est naturellement trop discret pour en rien révéler.

J'ai su, cependant, de façon indirecte, que, pendant l'extase dont je viens de parler, l'apparition s'était montrée menaçante, les larmes, les supplications de la voyante l'avaient, d'ailleurs, laissé soupçonner... « Pitié !... — disait-elle sans cesse — pitié !... » Je me souviens même qu'elle avait plusieurs fois ajouté : « Pitié ! au moins pour les petits !... »

J'avoue que ce dernier cri m'avait ému... Serions-nous à la veille d'un nouveau massacre des Innocents?...

. . . .

***

Si je ne craignais d'allonger démesurément ce récit, je pourrais parler encore de guérisons extraordinaires et de mille autres faits étranges observés à Tilly. Je n'en veux retenir que deux, absolument dissemblables, et aussi frappants l'un que l'autre.

Dès ses premières extases, Marie Martel avait eu la vision d'une prodigieuse basilique que la Vierge voulait voir s'élever sur le champ même où elle apparaissait. Et telle avait été la netteté de cette vision que, rentrée chez elle, la voyante retraçait sur une grande feuille de papier gris l'ensemble et les détails du monument, avec une si parfaite exactitude qu'un architecte déclara ce plan établi de façon impeccable. Je l'ai vu, moi aussi, ce curieux dessin. S'il ne m'appartient pas de le juger avec la même compétence, je puis du moins dire qu'il est absolument extraordinaire pour être l'œuvre d'une fille de ferme qui, de sa vie, n'a touché un crayon.

Quant à l'autre fait, il me semble plus caractéristique encore

M. de Lespinasse a nettement distingué dans l'œil de Marie Martel, un jour qu'elle était en extase, l'image réfléchie de la Vierge. « C'était d'abord, m'a-t-il dit, comme une tache blanche, comme une sorte de taie qui s'étendait sur la prunelle. Puis, cette taie s'est volatilisée, formant un petit nuage, au centre

duquel j'ai vu une statuette de la Vierge, parfaitement nette, très lumineuse et enveloppée d'un voile. Bien loin d'être immobile, cette statuette paraissait animée. On eût dit qu'elle parlait, et son geste semblait accompagner ses paroles. »...

M. de Lespinasse n'avait pas été seul à observer ce phénomène. Un médecin, élève de Charcot, — c'est dire son scepticisme scientifique, — en avait été également témoin et proclamait le fait inexplicable. Comme à Lourdes, c'est donc, à Tilly, la banqueroute de la science...

. . . .

La banqueroute de la science? Oui! Mais n'y aurait-il pas, quand même, témérité à affirmer le surnaturel divin de ces apparitions?... L'Eglise ne s'est pas prononcée. Bien plus, elle semble, pour le moment, se désintéresser de ce qui se passe là-bas, si curieux, si intéressants soient les phénomènes qu'on y constate.

Alors, pourquoi tout cela?

Croyants et incroyants se le demandent en vain. Et le seul mot qui semble convenir ici n'est-il pas celui de Montaigne : « Que sais-je? »

Mis COSTA,
de l'Académie française.

EXPÉRIENCES ET CURIOSITÉS

COMMUNICATION DE Mlle MARTHE MACHWITZ : UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Monsieur le Directeur,

Ayant lu dans l'*Echo du Merveilleux,* au chapitre *Expériences et Curiosités*, que vous priez vos lecteurs de vous communiquer les phénomènes dont ils auraient été témoins personnellement, je m'empresse de vous en envoyer quelques-uns, monsieur, relativement aux rêves qui m'ont rarement trompée sur la prédestination et que j'appelle, pour cette raison, mes messagers d'avenir.

. . . .

J'avais une sœur plus jeune que moi de cinq ans. Je l'adorais. Elle était mon amie, elle était ma compagne, elle était tout pour moi dans cette vie d'ombre et d'égoïsme, dans ce désert où l'amitié trouve si rarement une oasis, où l'amour est une feuille de rose flétrie par le souffle glacé de l'ambition, de la vanité et de l'or. Je n'y pensais jamais, monsieur, à cette jolie petite feuille de rose, j'en avais tant d'autres, dans mon jardin, qui se fanaient moins vite! Je ne demandais à Dieu que de cueillir celles-ci, pourvu que ma sœur fût avec moi. Mais hélas! Dieu n'a pas entendu ma prière, et maintenant ces roses, je les cueille pour un tombeau.

Ah! monsieur, écoutez-moi et croyez-moi, car c'est la vérité que je vais vous dire, la vérité cruelle qui vint m'annoncer dans un rêve lugubre et navrant, le naufrage de mon bonheur.

Depuis plusieurs mois j'avais quitté ma famille habitant sa campagne en Lithuanie, dans le gouvernement de Kowno, pour vivre un peu à Saint-Pétersbourg afin d'y étudier ses curiosités, les mœurs et le caractère de ses habitants. Je demeurais dans une famille russe dont la grâce, le charme et l'exquise amabilité m'eussent fait passer des journées délicieuses, si ma sœur n'avait eu de fréquents battements de cœur que les eaux de Bad-Nankheim avaient en vain combattus. Pourtant, lorsque je la quittai, elle était gaie, très gaie et son cœur avait bien moins de ces pulsations qui en donnaient de si douloureuses au mien.

Or, dans la nuit du 2 au 3 janvier 1895, je rêvais donc que je me trouvais sur une place dans une ville inconnue; mais cette place était pleine de convois funèbres, et au milieu se dressait une église tendue de noir. J'y entrai, voulant prier pour tous ces morts. Elle était pleine aussi de cercueils et de familles éplorées dont j'entendais fort distinctement les sanglots, ainsi que les cantiques des morts. En arrivant auprès de l'autel, je vis dans le chœur un cercueil blanc garni de festons de velours noir. Voilà, pensai-je, un cercueil comme on les fait dans nos campagnes pour les jeunes filles, puis je m'agenouillai et dis quelques *Ave* pour le repos de l'âme du corps qu'il renfermait. Après quoi je me levai et je revins sur mes pas. Mais que vois-je au portail de l'église!... que vois-je! hélas! Ma pauvre mère, petite, pâle, grelottante, pitoyable de douleur et de sanglots, tenant entre ses mains un long voile noir... Tiens, me dit-elle, mets ce voile... Je fus tellement effrayée de ses paroles que je me réveillai en criant.

Le lendemain, au thé du matin, je contai ce rêve aux demoiselles du général, bien décidée à ne pas aller à la soirée de Mme B..., à la rue Serge, laquelle se donnait ce jour-même, à cause de ce songe qui m'avait fort attristée. Mais les demoiselles, à force de se moquer de moi, me décidèrent à les accompagner. « Allons, me disaient-elles, « point de ces lugubres pensées, vous avez mal vu, c'était « un voile rose que vous tendait votre mère, afin que vous « fussiez gaie. » Gaie, je le fus, sans doute, dans ce joyeux tourbillon mondain, mais je le fus comme le soleil qu'un nuage noir eût voilé souvent.

A une heure du matin nous revînmes de la soirée de Mme B... Après avoir quitté ma pelisse dans ma chambre, je me rendis dans la salle à manger, où m'attendaient les demoiselles et une tasse de thé. Je fus très surprise de les entendre se parler fort mystérieusement, et encore plus surprise de voir une grande brèche entre les belles dents blanches de la plus jeune de ces demoiselles. Pauvre jeune fille! pensai-je, c'est bien malheureux qu'elle ait perdu une dent la veille de se marier, et je suis sur le point de lui demander comment cela est arrivé, quand je vois qu'elle les a toutes lorsqu'elle me dit en m'embrassant : « Mademoiselle, du courage! du courage! voici une dépêche de votre famille, elle vous dit de vous rendre sur le champ chez vous, votre sœur est malade.

— Elle est morte! elle est morte ma sœur! criai-je, en courant affolée dans ma chambre pour y cacher ma douleur....

Je n'ai jamais pu décrire ce moment, monsieur, ni l'état dans lequel je me trouvai durant ce voyage de vingt-huit heures, ni l'arrivée dans ma famille, ni l'agonie douloureuse de ma sœur unique qui m'attendait pour me donner son dernier baiser, ni le jour de sa mort, qui fut le 27 janvier (date russe) 1895; ni les chants des paysans que j'entendis durant trois jours et qui ressemblaient à ceux de mon lugubre rêve, ni le cercueil blanc bordé de festons de velours noir qui me l'emporta

sans retour, là-bas, sur là colline de notre cimetière, ni l'expression douloureuse de ma mère, ni ses sanglots lorsqu'elle me remit une petite somme en me disant : « Tiens, ma fille, c'est pour ton deuil. »

MARTHA MACHWITZ.

Gouvernement de Kowno, 1899.

Les tireuses d'épingles

PRÉDICTIONS

On parle beaucoup des voyantes, des cartomanciennes, etc., mais peu ou pas des dames aux épingles. Il y a là cependant une médiumnité incontestable, merveilleuse par excellence.

Ne faut-il pas avoir un fluide spécial et rare, pour provoquer le déplacement de ces petits bouts d'acier, de façon à les rendre capables de se disposer suivant certaines figures géométriques, losanges, triangles, etc. ? Et, suivant cette disposition, évoquer le passé, dire le présent, annoncer l'avenir. N'est-ce pas là un art digne d'intérêt ? Aimantation, fluides, suggestion, courants nerveux... ; la chose échappe encore à nos données scientifiques.

Il y a quelques semaines, une dame se présentait chez moi en me disant : « Je suis la fameuse B..., tireuse d'épingles, rue Poncelet, la plus célèbre entre toutes. Voulez-vous que je vous fasse une expérience ? On m'a dit que cela vous intéressait et je suis venue. » Sur un signe d'assentiment, elle étala de grandes, de moyennes, de petites épingles. « Pensez à quelque chose et je vous dirai ce qui en est. » La dame m'étonna ; ses épingles se mirent en mouvement, se dressèrent, se rangèrent. « Voilà », me dit-elle. C'était bien cela.

En 1884, une dame aux épingles annonça le mouvement boulangiste et en décrivit les phases diverses, depuis la gare de Lyon jusqu'au cimetière d'Ixelles.

D'ailleurs, il y a, paraît-il, une véritable dynastie de Dames aux épingles. Et on retrouve, depuis soixante ans, une dame aux épingles à l'aurore de toutes nos grandes crises politiques, comme en témoigne cette histoire contée par l'éminent professeur Talbot, ex-sociétaire de la Comédie-Française et dont il garantit l'authenticité.

— Le 23 février 1848, à l'heure où Louis-Philippe, alarmé par la défection de la garde nationale, acceptait la démission du ministère Guizot, Arthur Pouroy, l'auteur du « Vieux Consul », allait en visite chez une vieille dame de ses amies. Il la trouva devant sa table de travail, en train de faire manœuvrer sur le tapis, comme si c'eût été des soldats de plomb, une centaine de grosses épingles. Sans prendre garde à la bizarrerie de cette occupation, le poète, à qui l'aspect menaçant de la rue donnait de vives inquiétudes, dit, à peine entré :

— Ça chauffe ferme au dehors, ma chère amie. Depuis ce matin, la fusillade ne discontinue pas. Si le roi veut réprimer l'émeute, il n'y a pas de temps à perdre.

— Bah ! répondit froidement la vieille dame, quoi que le roi fasse, il n'échappera pas à sa destinée... son heure est venue !

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que demain, 24 février, Louis-Philippe aura perdu sa couronne.

— Vous plaisantez !... Bugeaud est un soldat à poigne... Il a dit qu'il ferait avaler aux Parisiens, jusqu'à la garde, le sabre d'Isly !

— Ils l'avaleront peut-être, mais le roi ne s'en trouvera pas mieux.

— Votre conviction me trouble... Peut-on savoir ce qui vous l'inspire ?

— Ceci.

Et la vieille dame désignait les épingles du même geste tragique que Cagliostro montrant à Marie-Antoinette la carafe enchantée.

Arthur Ponroy sortit en murmurant :

— Pauvre folle !

Le lendemain, les sombres pronostics de la « pauvre folle » étaient réalisés... Le roi prenait la route de l'exil... la France était en république.

Quand tout fut rentré dans l'ordre .. provisoire, le poète courut chez son amie.

— Eh bien ! lui dit-elle avec un petit sourire de triomphe.

— Eh bien ! c'est renversant ! Mais, puisque l'avenir est pour vous un livre ouvert, voulez-vous m'en tourner quelques pages ?

— Avec plaisir.

Les épingles étaient là, pêle-mêle, comme si, depuis la journée terrible, on n'eût pas fait appel à leur lucidité. La vieille dame reprit :

— J'étais sûre que vous reviendriez me voir et je n'ai pas dérangé mes petits oracles... Tels qu'ils sont disposés, ils disent : « Du sang ! Le trône à terre ! » C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

— Hélas !

— Alors, voyons la suite.

Et la vieille dame, manœuvrant ses épingles, comme elle eût fait d'un jeu de dominos, les disposa tour à tour en carrés, en losanges, en triangles, en lignes parallèles, au gré de sa capricieuse inspiration. Tout à coup :

— Ah ! murmura-t-elle, comme possédée, encore du sang !... La République, deux tiers de lustre, trois ans environ.... puis, du sang toujours !... puis l'Empire !

— L'Empire ! fit le poète en sursautant.

— Oui, l'Empire ! Voilà pour un avenir prochain... Mais il ne faut pas fatiguer mes oracles... Assez pour aujourd'hui !... Revenez plus tard... je vous en dirai davantage.

Comme l'avaient prédit les épingles, la République fit son bail, et l'Empire lui succéda. Des années se passèrent, pendant lesquelles Arthur Ponroy visita souvent la « voyante ». Elle mourut en 1859. En ce temps-là, le poète fréquentait assidûment le foyer de la Comédie-Française, et depuis la mort de sa vieille amie, il n'y entrait jamais sans adresser aux artistes, en forme de salut, cette phrase fatidique :

— Gare à l'année 1870 !... Ce sera pour la France et pour Paris une année terrible ! — Vous voilà prévenus !

Les sociétaires, Got entr'autres, et Talbot, et Delaunay, n'épargnaient à cet oiseau de malheur, bien qu'il fût l'ami de la maison, ni les lazzis, ni les sarcasmes. Un soir, dans les derniers mois de 1869, Ponroy, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, parut au foyer en tenue de voyageur.

— Mes amis, dit-il, nous sommes à la veille d'un grand cataclysme ! C'est le dernier avis que je vous donne... Demain, je pars !

— Bon voyage ! répondit en chœur toute la chambrée ravie, en somme, d'être délivrée de cette obsession énervante.

Vint l'invasion, le siège, puis la Commune. Après toutes ces tristesses, Arthur Ponroy reparut au foyer de la Comédie. Les comédiens n'avaient plus envie de rire. On fit cercle autour du poète, on le pressa de questions... Que serait demain ?... Que réservait l'avenir à cette pauvre France ?...

« La République aura la vie dure... Elle enterrera le dix-neuvième siècle... Mais c'est dans les cinq premières années du vingtième siècle qu'elle courra les pires dangers !... »

Nous entrons dans la troisième année du vingtième siècle... Ils sont proches, les temps prédits par Arthur Ponroy.

Dr BERRY

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

PHYSIOGNOMONIE

Monsieur JAURÈS

« Un homme est condamné dans son œuvre s'il fait les choses à demi et ne songe qu'aux apparences. »

IBSEN
(*Brand*, p. 92.)

J'ai eu bien rarement l'occasion d'observer tête humaine présentant un aussi parfait mélange de force et de faiblesse que celle de M. Jaurès.

Par la puissance étonnante de sa construction osseuse et de sa musculature, cette tête n'est pas sans analogie avec celle du taureau. Mais les traits généraux de la physionomie, trop fondus, trop doucement contournés et arrondis, rappellent assez le caractère du mouton, tandis que le nez puis les yeux, surtout les yeux, appartiennent quelque peu à l'aigle.

La boîte crânienne, plutôt mixte, penche cependant un peu vers la dolicho-céphalie, vu la forme très allongée de l'occiput, et principalement des côtés latéraux postérieurs.

Ces parties du crâne, d'ailleurs fort développées et saillantes, dénoncent une impulsivité fougueuse dans les aspirations matérialistes de l'âme inférieure. Il y a, chez M. Jaurès, une sorte d'ébullition latente des désirs animaux et l'on peut dire que la machine instinctive est à peu près constamment sous pression.

Toutefois, M. Jaurès ne s'attarde pas indéfiniment à la satisfaction des désirs matériels. Pour lui, cette satisfaction n'est pas un but, mais plutôt une nécessité d'ordre physiologique. Elle joue le rôle d'une soupape de sûreté par où s'échappe l'excès de sa force vitale qui, grâce à son extrême abondance et n'était cette *fuite* préservatrice, nuirait peut-être au bon fonctionnement de l'organisme intellectuel...

Les temporaux, également, sont assez allongés, et les pariétaux bien développés. Mais, le haut de la tête — comparé aux autres parties — manque légèrement d'ampleur.

Ces particularités caractérisent, dans la perfection, la mentalité compliquée et bizarrement philosophique qui est celle du « rationaliste-idéologue » ou, si l'on préfère, du jacobin humanitaire. Telle mentalité a ceci de spécial qu'elle unit naturellement la boursouflure et l'amphigourisme redondant d'un romantique échevelé à l'esprit étroitement ratiocineur d'un sophiste de l'ancien portique...

Le front, massif, bombé, presque vaste et bien découvert, n'est dépourvu ni de réelle force, ni de beauté. Malheureusement il s'atténue plus qu'il ne

faudrait vers les angles supérieurs et, surtout, il s'incline trop en arrière.

C'est le front des infatigables *parleurs*...

Sous un front de ce genre, les circonvolutions cérébrales sont disposées de telle manière que les idées s'y développent, pour ainsi dire, à rebours. Normalement et sous l'influence soit d'une cause extérieure, soit d'un instinct ou d'un désir, il semble que l'embryon d'idée surgit des mystérieuses profondeurs du chaos sub-conscient, puis évolue et finit par constituer une entité nettement déterminée qui, par sa propre vibration, suscite l'éclosion de nouvelles pensées, dont le groupement terminal réalise une spéculation intellectuelle plus ou moins transcendante, selon le cerveau dans lequel s'effectue cette opération.

Voilà du moins quel paraît être le processus habituel.

Pourtant, chez M. Jaurès, c'est le contraire qui a lieu. La conception mentale, ici, ne passe pas du simple au composé, mais se présente en bloc et d'un seul coup, comme une espèce de végétation spontanée, se mouvant par masses grouillantes, désordonnées et confuses jusqu'à la nébulosité. Et, ce n'est pas un mince travail pour la conscience volitive, que d'introduire un peu d'ordre et de précision dans ce tourbillon perpétuellement fumeux et agité, car le cerveau de M. Jaurès comprend difficilement la beauté d'une idée nette, isolée, claire et simple. Il lui faut l'illusion du complexe dans l'énorme et, de plus, il ignore le sens des proportions. Il ne pense pas, ne médite pas, mais produit mécaniquement des théories qu'il s'ingéniera, par la suite, à gonfler encore, tout en essayant de les ratisser superficiellement afin de leur donner, en apparence, une physionomie rationnelle et pondérée... Les sourcils, épais et fortement tracés seraient parfaits s'ils n'avaient le grave défaut d'adopter par trop la forme arquée, ce qui, au point de vue physiognomonique, les affaiblit considérablement.

Ils révèlent une violente impulsivité, le besoin de dominer, le désir un peu vaniteux de se faire remarquer, de parader, puis une affable bienveillance, une réelle serviabilité, mais une instabilité grande dans les désirs, peu de persévérance dans la volonté réalisatrice et, enfin, de la propension non pas au lyrisme, mais à des crises d'emballement subit et passager... Avec de tels sourcils, on a des goûts artistiques, principalement littéraires et musicaux. Mais, on ferait surtout bonne figure sur les planches, car on subit invinciblement l'attraction de ce qui brille et chatoie ; on aime le geste voulu, l'attitude composée, le mot à effet et les tirades pompeuses. On s'arrête généralement à la surface des choses, aux *apparences*, car on est peu doué de cette ardente et tenace pénétration qui fait les génies créateurs. Dans la vie, on a de nobles aspirations sans doute, mais on craint l'effort pénible, ou douloureux qu'il faudrait peut-être accomplir pour que ces aspirations deviennent des réalités. On est partisan de la lutte à outrance, surtout quand on peut faire se battre les autres, car, pour soi, on redoute passablement les horions. Avec le brave Chrysale, on pense sagement que la guenille corporelle est encore, après tout, ce que l'on possède de plus cher en ce monde. On a le cœur pavé de bonnes intentions et de la générosité virtuelle plein l'âme. Mais, quand on y réfléchit bien, il apparaît clairement que les temps présents sont d'une dureté exemplaire. Or, chacun le sait : Charité bien ordonnée... conseille de n'ouvrir sa bourse qu'avec précaution. Enfin, pareils sourcils disent que l'on est égoïste par faiblesse et tolérant par égoïsme...



Grands et largement fendus, plutôt saillants, les yeux sont vraiments beaux. Le regard en est vivant, passionné, limpide et chaud, mais un peu fixe.

Ils indiquent une âme inquiète et tourmentée de vastes ambitions qu'elle se sent impuissante à réaliser et qui, pour se dédommager, s'attarde et se complaît en de longues rêveries philosophico-utopiques. Cette âme, bien que toujours vibrante, est cependant déçue et lasse. Une mélancolie poignante et grise l'envahit un peu plus chaque jour. Elle est, comme on dit, revenue de bien des choses. Mais elle s'agite et perpétuellement s'agitera, même si c'est en vain, parce que dans cette agitation elle oublie relativement la rancœur de ses déceptions...

Le nez, bien construit, solide et fort, à peine busqué, pur de dessin, est assez réussi. Il le serait absolument s'il laissait un moindre espace entre les narines et la bouche.

Ce nez est habile, flaireur, fureteur, plein de bon sens pratique et c'est à lui, je pense, que M. Jaurès doit de ne jamais perdre le nord, ni la conscience de ses intérêts personnels. Avec un nez pareil, on lâche difficilement la proie pour l'ombre, et si l'on part en guerre, c'est avec l'espoir d'y trouver du butin...

La bouche aux lèvres pleines et bien modelées n'est pas mal. Toutefois, la lèvre inférieure tend à dépasser légèrement celle d'en haut.

Elle aime les douceurs de la vie, cette bouche, malgré sa moue quelque peu sceptique et railleuse. Elle est gourmande et sensuelle, surtout sensuelle... Mais elle indique aussi une très réelle bonté, un profond dévoûment pour ceux qu'elle aime, puis une certaine indulgence souriante pour les faiblesses d'autrui et beaucoup de douceur dans les relations quotidiennes.

Le menton, arrondi, mais dur et avancé, se montre plutôt agressif et suffisamment rancunier. Etant donné la force étonnante de la construction osseuse générale, le maxillaire apparaît relativement faible, ce qui laisse supposer de fréquentes défaillances, de subits découragements et, en somme, plus de ressources pour résister à un adversaire que pour l'attaquer.

Les oreilles, de moyenne grandeur, sont assez fines et correctement attachées. Elles disent beaucoup de finesse, puis une extrême vivacité dans les mouvements.

L'arcade zygomatique, pas très large, mais sensiblement accusée, annonce de la promptitude dans les décisions, beaucoup de mémoire — surtout en ce qui concerne les faits — puis une endurance physique et une facilité de travail vraiment remarquables.

M. Jaurès est un sanguin-lymphatico-nerveux. Bonne complexion, car elle promet, en général, une admirable santé et fait présager de soixante-douze à soixante-quinze ans d'existence.

Toutefois, elle peut faire craindre les inflammations intestinables, les échauffements sanguins, les rhumatismes, les bronchites répétées, les fièvres typhoïdes, muqueuses et cérébrales, la gravelle, l'embompoint prématuré et, en certains cas, les maladies de langueur

Dans la vie, ce tempérament favorise une destinée fort saccadée, car il appartient à ces êtres inquiets qu'on pourrait appeler des combatifs intermittents.

Tour à tour rêveurs ou arrivistes, veinards ou malechanceux, ils ne savent jamais au juste quel but ils poursuivent réellement.

Quelquefois, ils aspirent à la conquête du monde, mais le plus souvent ils ignorent comment on se gouverne soi-même...

Génia Lioubow.

UNE MAISON HANTÉE

Cette, 3 janvier 1902.

Monsieur Gaston Méry,

Directeur de l'*Echo du Merveilleux*, Paris.

Je crois bien faire en portant à votre connaissance, un fait qui doit vous intéresser en tant que directeur du journal *L'Echo du Merveilleux*.

Voici ce dont il s'agit :

Une famille, presque pauvre, composée du père et de la mère, du beau-père et de six enfants, habite à Cette, sur la colline, une petite maison de campagne qu'elle loue.

Ces gens-là vivent de leur travail et du petit produit du terrain qui entoure la maison.

Depuis vingt-quatre jours, il se passe, dans cette maison des choses vraiment extraordinaires : dès que ces personnes ont tourné les talons, les couvertures, draps et matelas, sont jetés au milieu de la chambre, les chaises, tables, renversées, les couvertures portées au milieu du terrain. Un voisin a tendu une sorte de piège : il a ficelé les matelas, les espagnolettes des fenêtres, apposé des scellés, répandu de la sciure tamisée dans les appartements; pendant les quatre jours que les appartements sont restés dans cet état, rien d'anormal ne s'est produit. Mais deux jours après, cela a recommencé de plus belle : le chien enfermé, s'est trouvé dehors, sans qu'on ait vu ouvrir la porte ; il y a trois jours, la fillette de quinze ans a eu, au lit, les cheveux coupés. Des chrysanthèmes, des lys, des giroflées, des échalottes ont été dévastés. Les enfants de quinze, cinq et quatre ans affirment avoir vu briser les plantes, sans voir personne ; ils ont vu aussi une armoire s'ouvrir et le linge tomber à leurs pieds ; la nuit, des coups sont frappés aux murs et sur les meubles.

Je suis allé deux fois me rendre compte ; j'ai vu, ainsi qu'un grand nombre de personnes, les couvertures dans le terrain, les meubles bouleversés et les plantes arrachées.

Est-ce du spiritisme ? Je ne sais. M. le curé, appelé, ne s'est pas prononcé. Je vous le répète, je crois bien faire en vous faisant connaître ces faits et je me tiens à votre disposition pour tous renseignements complémentaires.

Je serais heureux d'éclaircir ce mystère, et, ayant lu quelques numéros de votre *Echo*, et lecteur quotidien de la *Libre Parole*, j'ai pensé ne pas trop oser en m'adressant à vous; si vous voulez bien m'indiquer quelques données, pour arriver à éclaircir cela, je vous en serai très obligé.

Recevez, monsieur, mes bien sincères salutations.

BAUDIÈRE.

Au reçu de la lettre ci-dessus, notre Directeur a écrit à M. François Baudière pour lui demander quelques renseignements complémentaires, qu'il s'est, très obligeamment, fait un plaisir de fournir.

Nous donnons *in extenso* sa seconde lettre, certains qu'elle intéressera nos lecteurs :

Cette, 7 janvier 1902.

Monsieur Gaston Méry, Paris.

J'ai reçu, ce matin, votre lettre du 5. Je vous remercie beaucoup des renseignements que vous me donnez ; je les ai fait connaître aux intéressés qui doivent essayer la théorie des pointes de fer.

Vos explications ont un peu tranquillisé les parents, qui se doutaientdéjà que cela venait de la fillette, sans deviner la cause.

Ainsi que vous me le demandez, je complète mes renseignements :

La maison en question n'a qu'un rez-de chaussée ; elle est composée de trois pièces attenantes, deux chambres et une cuisine, le tout très pauvrement meublé n'existe qu'une porte d'entrée dans la cuisine, qu'il faut, naturellement, traverser pour arriver dans les deux chambres où les phénomènes se produisent et d'où les objets sont portés au dehors.

En effet, il se trouve dans la maison une jeune fille sur le point d'être nubile (quinze ans) et c'est là, je crois, le médium. Elle se nomme Augusta Viala ; son frère, âgé de six ans, doit l'être aussi, car seuls tous deux voient les phénomènes se produire. Il y a quelques jours, la mère constata la disparition de son porte-monnaie contenant quatre ou cinq francs ; le lendemain, étant occupée au jardin, elle le trouva devant elle, dans un semis de persil, mais sans argent.

Hier, son panier à provisions a disparu, et ce matin, elle a retrouvé sur le chemin, un morceau de papier qui se trouvait au fond du panier. Hier aussi, elle avait dans son porte-monnaie dix-neuf francs, que son mari lui avait apportés pour le travail de la semaine ; le porte-monnaie a disparu et elle l'a retrouvé ce matin, dans le jardin, mais vide, ce qui l'avait rendue furieuse, car c'était le seul argent qu'elle avait, et vivant au jour le jour, cela les rend miséreux. Cette femme qui a six enfants, son beau-père et son mari à soigner, perd toute sa journée pour recevoir les visiteurs et remettre tout en place.

Il y a quinze jours environ, elle avait mis sur la cheminée de la chambre, quatorze petits carrés de flanelle avec une épingle piquée à chacun ; ils disparurent et deux jours après, une voisine les retrouva dans un trou de mur du terrain, mais les épingles avaient disparu.

Après midi, je me suis rendu à la maison ; rien ne s'est produit. La petite Augusta était absente et son frère Joseph était à l'école. En revenant chez moi, j'ai rencontré la petite Augusta dans la rue, attendant sa mère. Je l'ai fait entrer chez moi et ai goûté avec elle et ma femme. Sa mère est ensuite venue et m'a raconté qu'une dame ayant dit à Augusta de regarder dans un verre plein d'eau posé sur une assiette blanche, elle a vu, dans le fond, une vieille femme qu'elle a bien décrite. J'ai fait faire l'expérience devant moi et à quatre reprises, elle a répété la même chose avec assez de volubilité, sans dire toujours le mot à mot, car j'écrivais à mesure. Voici ce qu'elle disait : « La voilà, c'est une vieille, avec des cheveux gris, le nez camard comme une tomate, elle fait la mine en avançant la mâchoire inférieure et fait voir de vilaines dents toutes gâtées, elle porte un bonnet noir, elle a à la main droite deux bagues, une alliance au médius et une bague avec pierre grenat à l'annulaire ; elle a un corsage noir avec raies rouges, un jupon sale, crasseux, un tablier quadrillé, des bas blancs, bien blancs, des souliers bas lacés. »

Elle dit avoir vu cette vieille et la reconnaître à nouveau si elle la revoyait.

Ces faits, énoncés plus haut, se produisent dans le jour, mais les petits coups frappés ne s'entendent que la nuit.

La fillette Augusta, perd l'appétit et maigrit visiblement, mais elle a toujours le teint rouge et les yeux brillants.

Depuis quelques jours, on trouve, le matin, dans les draps où elle couche, soit une fourchette, une cuiller, un couteau ou un clou.

Il y a une vingtaine de jours, un prêtre bénit les chambres sans effet, car il avait à peine franchi la porte pour sortir, que matelas et couvertures étaient à terre.

La petite Augusta sera envoyée, jeudi, dans un village voisin, chez des parents. Je vous tiendrai au courant de ce qui se passera alors et de l'effet des pointes de fer, si vous le désirez.

Ces phénomènes m'intéressent, je m'en occuperai jusqu'au bout et me tiens à votre disposition.

Recevez, Monsieur, mes respectueuses salutations,

J. BAUDIÈRE.

Nous remercions bien vivement M. Baudière de l'intéressante communication qu'il a bien voulu nous faire, et nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire.

OLD MOORE

Prédictions pour 1902 (*Suite*)

Avril

Les *Lumières des Cieux*, ainsi que les anciens appelaient le soleil et la lune, sont entrées en conjonction avec la fière planète Mars et le signe guerrier d'Ariès (le Bélier). Cela indique que le roi et son gouvernement ne dormiront pas sur un lit de roses.

On entendra le roulement du tambour et des appels aux armes pour le départ des troupes.

Comme la planète Saturne se trouve dans le Capricorne, il en résultera pour l'Inde et le Sud de l'Afrique des troubles sérieux.

Cette planète indique aussi que beaucoup de deuils et de maladies affligeront le pays, principalement les rhumatismes et les maladies de poitrine.

Les douleurs sciatiques séviront en grand nombre.

D'après la position de Vénus à la nouvelle Lune, on évalue le nombre des mariages pendant la période lunaire, à un nombre normalement élevé.

Les émigrations seront nombreuses.

Le prix des aliments et des choses nécessaires à la vie s'élèvera, et les conditions commerciales de notre pays seront très peu satisfaisantes, surtout pendant les grèves et les disputes entre travailleurs.

Le passage de Mars à travers le Bélier, ce signe protecteur de l'Angleterre, excitera les passions belliqueuses du peuple anglais; un accroissement de notre armée, et une augmentation de navires en seront le résultat.

Mai

Old Moore prévoit un mois de trouble pour notre pays (Angleterre), et nous serons bien heureux, si nous échappons à la guerre. La belliqueuse et enflammée planète de Mars est pleine de poudre.

Au commencement du mois, il y aura de nombreux et terribles accidents dans le pays ; l'opinion publique sera excitée, nos dépenses pour la guerre augmenteront ; il y aura beaucoup de morts subites, beaucoup de désastres et de collisions.

De nos possessions coloniales, de mauvaises nouvelles nous arriveront, nécessitant l'envoi de forces armées et la concentration de troupes.

Les revenus du mois seront bons et les chemins de fer auront un important trafic.

La mauvaise planète d'Uranus s'approchant de l'horizon est le présage que des troubles interviendront parmi les ouvriers et que probablement une grève s'en suivra.

L'Irlande sera le théâtre d'un bon nombre de crimes, l'insubordination ira en croissant.

Il y aura des fluctuations dans les banques et plusieurs faillites.

Les maladies qui seront les plus fréquentes pendant le mois seront les maladies de poitrine, de gorge et de cœur.

On aura à déplorer beaucoup de morts, quoique la santé du peuple doive être généralement bonne.

L'Espagne sera particulièrement malheureuse, et dans plusieurs districts la loi martiale sera proclamée.

Juin

« Souvent le glas funèbre sonnera, souvent le retentissant tonnerre grondera. »

Dans la première partie du mois, on assistera à des événements qui agiteront ce pays de liberté et de sécurité.

Beaucoup de gens haut placés mourront, les maladies et les chagrins seront fréquents.

La peste sévira dans le pays, les rois et les princes seront en danger, et le souvenir de ce long mois restera longtemps dans la mémoire des hommes.

Beaucoup d'événements seront écrits avec du sang, beaucoup de familles heureuses seront en butte aux chagrins, l'excitation sera très grande. Dans le Parlement il y aura un grand scandale, et plusieurs de ses membres tomberont sous une sévère critique.

Le gouvernement en aura trop sur les bras et marchera dans une voie impuissante.

Le peuple sera molesté et aigri et la royauté aura les bonnes grâces du peuple.

Les désastres suivront les désastres avec une fréquence alarmante. A Londres plusieurs incendies éclateront; en France une grande excitation se produira avec des dispositions aux mesures guerrières.

Nous trouverons nous-mêmes des difficultés de plus en plus grandes et notre trafic avec les nations étrangères sera en baisse.

(*A suivre*).

LE CALENDRIER SYNTHÉTIQUE (1)

Le Verseau sur Janvier à flots répand la neige.
Il pleut en Février à griser les Poissons.
Sur Mars soufflent les vents, le Bélier en frisonne.
Tout germe aux champs d'avril sous les pas du Taureau.

Mai se couvre de fleurs au regard des Gémeaux.
Au signe du Cancer, Juin fauche les prairies,
En Juillet on moissonne au Soleil du Lion.
Août, brillant Thermidor, chante un hymne à la Vierge.

Septembre de ses fruits surcharge la Balance.
Sous l'œil du Scorpion, en Octobre, on vendange.
Le Sagitaire annonce et Novembre et les Brumes.
Le Capricorne amène et Décembre et Frimas.

Dr PAQUELIN.

(1) Chaque vers de ce calendrier rappelle le nom romain grégorien de chaque mois, sa dénomination républicaine e le signe du Zodiaque auquel il correspond.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

P

Le grand rôle de la Psychothérapie est d'agir sur l'organe de la pensée, afin de réagir sur les autres organes par suite de la première action. Ce mécanisme explique parfaitement cette sentence de notre Montaigne : « L'Esprit humain est un grand ouvrier de miracles. »

Et ce n'est pas l'esprit humain seul, qui accomplit des miracles de guérison par la suggestion, mais c'est aussi et surtout une forte volonté.

Etudions maintenant comment peut agir la Psychothérapie ou Psychothérapeutique ? Il faut autant que possible obtenir chez le malade la faculté réceptive, c'est-à-dire un minimum de réceptivité pour le rendre susceptible de recevoir les impulsions extérieures à sa volonté propre et un maximum d'énergie pour atteindre un résultat désiré, voulu par sa volonté consciente bien dirigée par sa faculté idéo plastique. — Pour atteindre ce résultat, le meilleur moyen serait *l'hypnose*, c'est-à-dire un état de somnolence légère et passive qui permet au malade de garder la conscience parfaite de ce qui se passe autour de lui, tout en le mettant dans un état de réceptivité favorable à sa guérison.

L'hypnose n'apporte nul trouble dans les fonctions du malade, bien au contraire, c'est une sorte de sommeil calme et réparateur, qui laisse à son réveil le souvenir intact de ce qui s'est passé pendant ce sommeil.

Quant à l'hypnotisme, il faut le réserver pour les grands cas, pour ceux où l'hypnose ne saurait suffire, car si celle-ci est un sommeil normal, l'hypnotisme est un sommeil tout à fait anormal ; c'est aussi une éclipse totale de la volonté chez certains malades, ce qui est extrêmement dangereux.

On voit par ce qui précède, que tout l'art de guérir consisterait à aider l'organisme vivant dans son œuvre biologique de défense et de restauration spontanées et cela avec le seul secours de l'hypnose.

Les travaux des Luys, des Beaunis, des Bernheim, des Lloyd Tackey, et d'autres encore ont, du reste, démontré tout ce qu'on peut attendre du stimulus psychique, qui semble devoir être le grand guérisseur de l'avenir. Offre-t-il des dangers ? C'est là une grave question, qu'il serait trop long d'étudier ici ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que la suggestion — appliquéeà l'éducation de l'enfant, à ce que certains directeurs d'Instituts dénomment le redressement moral de l'enfant, — nous la considérons comme tout à fait malsaine, immorale.

Comme conclusion à ce trop court article pour un aussi vaste sujet, nous formulerons l'axiome suivant : Le Psychothérapeute doit baser toute sa méthode sur ce principe : « Guérir son malade par son imagination propre guidée par la suggestion mentale, favorisée, s'il y a lieu de l'employer par le sommeil hypnotique. »

Dans un roman contemporain des plus remarquables, *La Suggestion mentale* ou la *Grande Denise* (1) nos lecteurs pourront voir ce que l'homme de science peut obtenir avec son aide.

Disons en terminant cet article que la Psychothérapie est, pensons-nous, la médecine de l'avenir ; surtout si elle est secondée par l'électrothérapie et le magnétisme.

Un grand médecin, qui toute sa vie avait fait fausse route en étudiant l'hypnose et l'hypnotisme, l'éminent docteur Charcot, avait, sur la fin de sa vie, commencé à étudier la médecine de la foi. — Sa veuve même avait autorisé le Dr Bourneville à publier une brochure sous ce titre, signée par l'éminent docteur et qui a paru dans une collection de livres dirigée par le Dr Bourneville.

Pythonisse. — Ce terme dérive de *Python*, nom d'un serpent qui sert à désigner des prophétesses. — Chez les Grecs, on nommait du nom de Apollon Pythien, les personnes possédées par ce Dieu et qui rendaient des oracles.

La Vulgate emploie le terme de *Pythons* pour désigner les devins, les magiciens, les nécromanciens. — On nommait *Pythées* ou *Pythonisses* les Prêtresses du temple d'Apollon à Delphes. — Une pythonisse célèbre est la Pythonisse d'Endor, qui fit apparaître devant Saül l'Ombre de Samuel.

Grégoire de Tours nous parle dans son *Historia Francorum* d'une Pythonisse célèbre de son temps :

« Cette fille, dit-il, procurait par les réponses qu'elle donnait, un grand profit à ses maîtres. Elle faisait connaître les lieux où étaient cachés les objets dérobés et ceux qui avaient commis le vol. — Agéric, évêque de Verdun, tenta, mais en vain, de délivrer cette fille de l'esprit impur dont il la croyait possédée ; aussi, pour ne plus être inquiétée, la devineresse quitta son industrie et se retira auprès de la reine Frédégonde. »

JEAN DARLÈS.

(*A suivre.*)

(1) Un vol. in-12, par M. A. B. Paris, Chamuel, Chacornac, Dorbon, Vanier et dans toutes les grandes librairies.

ÇA ET LA

La main d'un condamné à mort.

On a examiné les mains de Penoy, condamné par la Cour d'assises du Nord pour l'assassinat prémédité de sa femme.

Dans les deux mains, on remarque, sur le mont de Saturne, une étoile très nette, composée de deux traits profonds formant une croix de Saint-André, et d'un trait horizontal plus mince qui complète l'étoile à six branches.

La ligne de tête est très courte et ne dépasse pas l'aplomb de l'annulaire.

Dans la main droite, la ligne de cœur, très courte également, touche de très près la ligne de tête.

La ligne de destinée, très faible, monte directement vers l'étoile et va finir à la commissure de l'index et du médius.

La ligne de vie, profonde et rouge, continue dans la main gauche, présente dans la main droite une fourche dont une branche s'infléchit vers le mont de Vénus.

Prédictions réalisées

Dernier écho sur la mort du président Mac Kinley, assassiné, comme l'on sait, le 7 septembre dernier.

Sa fin tragique avait été prédite le 28 juillet 1900 par M. le Dr Max Muchlenbruch, médium voyant de Oakland (Californie), dans les termes suivants :

« Trois assassinats sont à redouter : celui du président « William Mac Kinley ; celui du vice-président Theo. Roo- » sevelt, et celui de William J. Bryan. Il semble cependant « que l'assassinat du président Mac Kinley aura lieu ; sa « vie est en danger jusqu'en novembre 1901. »

— En janvier 1900, le même médium émettait une autre prédiction qui s'est réalisée le 25 octobre dernier, soit dix mois après :

« A Philadelphie aura lieu en 1901 un grand incendie ; un grand bâtiment deviendra la proie des flammes et beaucoup de personnes perdront la vie », disait-il.

Or, le journal *l'Evénement* de Paris, du 27 octobre, écrit ce qui suit :

Une catastrophe aux Etats-Unis. Trois cents victimes

New-York. — Une dépêche annonce qu'une catastrophe vient de répandre la désolation à Philadelphie, la troisième ville des Etats-Unis. Hier matin, vers onze heures, au moment où les employés et ouvriers d'une manufacture de meubles et de literie étaient tous à leur poste, dans l'immeuble de neuf étages occupés par les ateliers, le feu éclata soudain dans le sous-sol, où se trouvait un dépôt de naphte et de benzine. Les flammes trouvèrent dans le puits de l'ascenseur une véritable cheminée d'appel et, en moins de cinq minutes, le feu envahissait les neuf étages et se communuiquait de salle en salle, grâce à la combustibilité des marchandises. Trois cent vingt employés et ouvriers des deux sexes se trouvaient alors dans l'immeuble. La plupart essayèrent de s'enfuir par l'escalier de sûreté établi à l'extérieur de la maison. Mais les flammes, s'élançant des fenêtres du deuxième étage, les obligèrent à se jeter dans la rue. Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux, la rue était jonchée de cadavres : vingt femmes étaient mortes sur le coup en tombant sur le pavé ; cinq autres femmes furent relevées mourantes : elles expirèrent vers le soir. Une jeune fille fut brûlée vive devant des milliers de spectateurs. Elle descendait rapidement l'escalier de sauveta[ge] lorsque sa robe se prit dans un crampon de fer.

Elle perdit du temps à vouloir se dégager. Comme [les] flammes approchaient, la foule cria d'en bas à la malhe[u]reuse de dégrafer sa robe et de la laisser ; mais elle per[dit] la tête et fut grillée sans que les pompiers eussent le tem[ps] de lui porter secours. Une autre jeune fille, en se jet[ant] d'une fenêtre, tomba à cheval sur un poteau, où elle [fut] littéralement empalée. Les flammes dévorèrent en un in[s]tant ses robes, et ce fut un spectacle horrible que de v[oir] ce cadavre en équilibre sur la pointe du poteau, jusqu'[au] moment où les pompiers purent le recueillir. Sur un au[tre] point, tandis que huit employés descendaient un escali[er] de sauvetage, une muraille, qui s'écroula, les précipita da[ns] le brasier.

A l'heure qu'il est, on ne connaît pas encore le nomb[re] des victimes, qu'on évalue à 60 morts et à 200 bless[és]. Parmi ceux-ci, on compte de nombreux pompiers. — [Le] directeur de la Sûreté publique craint que les morts [ne] soient beaucoup plus nombreux.

Une voyante de sources.

Nous avons maintes fois parlé de ces sorciers qui déco[u]vrent des sources en suivant les indications d'une baguet[te] de coudrier. Mais personne ne se doutait encore q[ue] certains sujets étaient susceptibles de les voir. Le fait, to[ut] singulier qu'il est, est pourtant exact.

Dans un village voisin de la petite ville d'Antonia, pr[o]vince du Liban, existe une jeune fille de quatorze ans q[ui] possède la faculté de *voir* l'eau sous terre, même à une tr[ès] grande profondeur, puisqu'elle indique la profondeur [à] laquelle il faut atteindre et la quantité d'eau que l'on tro[u]vera, surtout quand cette eau est courante.

« Cette jeune fille est venue au collège, disent les de[ux] abbés européens, qui racontent le fait. Nous avons essa[yé] tous les moyens de la tromper, mais sans résultat. »

Elle procède ainsi :

Il faut qu'il y ait du soleil et même que le soleil do[nne] sur l'endroit où l'on veut faire les recherches. Elle co[m]mence par se couvrir la tête d'un voile noir ordinaire[,] regarde dans la direction du soleil, puis à terre. Au bo[ut] de quelques instants, elle vous dit s'il y a de l'eau so[us] terre, l'endroit précis où elle se trouve, s'il y en a beaucou[p].

Chose curieuse, le verre et les métaux sont opaqu[es] pour elle, tandis que la roche, la terre, lui paraisse[nt] aussi limpides que du cristal.

Elle jouit, paraît-il, de cette extraordinaire faculté dep[uis] trois ans, mais elle n'avait pas osé jusqu'alors en parl[er] de peur de passer pour sorcière.

Encore une position nouvelle : « Voyant de sources ».

Curieux cas de révélation posthume.

Une jeune femme défunte, Mme X..., est apparue à s[on] frère, aussitôt après sa mort. Elle lui a demandé de [la] trouver le jour suivant, à quatre heures de l'après-mi[di] dans un certain champ, lui disant qu'elle avait une co[m]munication importante à lui faire.

Le frère, très peu rassuré, va trouver un de ses amis [et] le prie de l'accompagner au lieu du rendez-vous.

A quatre heures précises, l'esprit de la morte leur app[a]raît et les adjure d'empêcher, par tous les moyens possible[s] une famille qu'ils connaissaient de partir pour l'Amériq[ue]

Elle avait déjà retenu et payé ses places à bord. Mais il fallait, dit l'esprit, qu'elle sacrifiât l'argent plutôt que de s'embarquer, sans donner, du reste, aucune raison de cet ordre.

Les deux amis se rendirent chez les gens qui devaient partir. Ils eurent beaucoup de peine à les décider à différer leur départ.

Or, le bâtiment sur lequel cette famille avait retenu son passage quitta le port de Berry (Angleterre) et jamais plus on n'entendit parler de lui.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUATORZIÈME (*suite*)

Qu'on en juge par ceci : « Une dame était à côté de vous dans votre voyage à Paris, me disait une personne, et vous a entendu, vous, Monsieur l'abbé, dire des choses fort inconvenantes ; elle en était stupéfaite. » Or, pendant tout le voyage nous avions été seuls (1). Voici la solution qu'on trouva sur le-champ à cette difficulté : — « Madame C... vous a tellement fasciné, que vous n'avez pas vu cette dame monter et rester à côté de vous. » — Cette réponse était et resta sans réplique... « Vous pensez donc, dis-je enfin à la même personne, vous pensez donc, sur une question qui n'est pas de votre compétence, et après une heure de réflexions mal faites, en savoir plus long que deux prêtres après trois mois d'études et d'observations ? » — « Certainement je le crois... » — Je renouvelai ma question. Une femme de quarante ans, intelligente et pieuse, répondre ainsi ! Evidemment j'avais mal entendu. Je reçus la même réponse, et, un moment après, avec la plus vive tendresse, elle me pria de ne plus mettre les pieds dans sa maison, que ma réputation aurait pu compromettre.

Des personnes qui doutaient si peu de leurs lumières ne pouvaient manquer d'en recevoir abondamment. L'une, on vient de le voir, avait depuis deux ans sur ma conduite des visions assez fréquentes; une autre, ayant su que Mme Z.... était aussi dans mes confidences, entra un jour précipitamment chez elle : —« Je sors de l'église, lui dit-elle, je suis inspirée !... Je viens vous dire : « Cessez vos relations avec M. Thorey... Comment vous pourriez croire que la Sainte Vierge Marie, toujours Vierge, toujours Vierge! vient dans le corps de cette femme ! » — (En effet, la Sainte Vierge exposait grandement par là sa virginité.) Et l'esprit qui l'inspirait ne demandant qu'à se répandre, Mme Z... ne tarda pas à voir clair elle-même. Quelques jours après, elle disait à ma mère que j'étais... l'antechrist !

D'autres, sans avoir ces grâces surnaturelles, trouvaient dans leur propre fond des lumières suffisantes.

(1) Cantianille et moi, nous avons voyagé avec mes parents d'Auxerre à Laroche. Nous n'avons rien dit de Laroche à Joigny, à cause des Auxerrois qui se trouvaient avec nous ; et de Joigny à Paris, nous n'avions pas d'autre compagnon de route qu'un inconnu qui a dormi constamment.

— « Croyez-en ma vieille expérience, m'écrivait l'une, vous recevez chez vous une femme qui vous trompe... »

— Que me disait Cantianille ? En quoi ce qu'elle me disait était-il faux ? Malgré sa vieille expérience, cette personne n'en savait rien... N'importe. « Cette femme vous trompe. » Le jugement était sans appel... Une autre, une femme d'âge et de talent, une religieuse, me disait avec infaillibilité : « Madame C... je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue, mais une telle m'en a parlé autrefois, c'est un pauvre caractère... »

Et toutes ces personnes qui ne savaient rien ou presque rien de notre affaire, qui, l'eussent-elles connue, n'auraient pu prononcer ; ces personnes qui n'appuyaient leur sentence que sur leurs préjugés et les préjugés d'autrui, elles trouvaient singulier que je n'abandonnasse pas mes idées pour les leurs... C'était de ma part aveuglement, orgueil et entêtement. Voulais-je leur opposer mes longues et sérieuses réflexions, l'étude approfondie que j'avais faite de toute ces questions, les conseils que j'avais demandés et reçus ? Je voyais qu'en m'écoutant (quand elles daignaient bien m'écouter) elles n'avaient que cette pensée : « Quel orgueil ! quelles ténèbres !.. »

CHAPITRE QUINZIÈME

Les bruits qui circulaient sur Cantianille et sur moi ne tardèrent pas à être connus de mes supérieurs. Mes parents et moi, nous en étions fort heureux ; notre conduite n'avait pas besoin de ténèbres, et nous ne désirions qu'une chose, tout soumettre à l'examen de l'autorité ; c'était, du reste, la volonté de Notre-Seigneur et de tous les personnages célestes qui m'apparaissaient. Un grand vicaire étant venu à Auxerre, me demanda donc des explications sur toutes ces rumeurs. Il avait tout appris, mais comme on peut apprendre de personnes qui savent peu et mal. Heureusement, il était du petit nombre de ceux qui savent écouter et suspendre leur jugement. Je rectifiai les erreurs dans lesquelles on l'avait induit ; je répondis à ses questions et à ses blâmes, et je lui exposai une grande partie de notre affaire avec un calme qui le surprit et une conviction qui l'ébranla. — « Revenez demain, me dit-il, revenez tous les jours. » Je n'eus garde d'y manquer ; d'autant plus que, tous les jours aussi, d'autres allaient le trouver le matin, le soir, à chaque instant, lui apportant chacun ses réflexions, ses craintes, et surtout ses accusations contre Cantianille... Car, en faire une intrigante, mue par la méchanceté la plus noire, et faire de moi une dupe plus ou moins niaise, fascinée et aveuglée par elle, telle était déjà la tactique (je ne dis pas des respectables personnes qui agissaient ainsi), mais de celui qui les dirigeait à leur insu. Chaque jour, mon supérieur me faisait donc de nouvelles objections, et, chaque jour, je lui répondais avec le même calme et la même conviction. Il fit venir mon père et l'interrogea ; accord parfait entre nos réponses à tous deux ! Cette affaire lui paraissait sérieuse, aussi prenait-il note de tout ce que je lui disais pour en faire son rapport à Monseigneur. C'était tout mon désir. — « Demande l'examen, me répétait chaque jour Notre-Seigneur ; dis à M. M... qu'il presse ton évêque

d'examiner... » Je vis un jour les âmes de trois grands vicaires de Sens, morts depuis quelques années. — « Qu'on examine, me dirent-ils également, si M. M... doute ; qu'il examine sérieusement, et il ne doutera plus. » Et, chaque jour, je faisais ces communications d'outre-tombe à mon vénéré supérieur, ajoutant que, Cantianille et moi, nous ne reculerions devant aucune souffrance, aucune humiliation, pour nous soumettre à l'examen, mais que nous n'accepterions jamais de ne pas être examinés.

Pendant ces quelques jours, le bon Dieu me fit une admirable promesse : — Je te donne tout pouvoir, me dit-il, sur le ciel et sur moi-même, sur l'enfer et le purgatoire (pouvoir qu'il étendit, plus tard, aux âmes détenues dans les limbes et à tous les possédés vivant sur la terre). Toutes les fois que tu auras besoin, pour notre œuvre, d'un témoignage, d'un conseil ou de preuves, demande qui tu voudras ; et à ta prière, je viendrai moi-même te répondre dans le corps de ta sœur, ou bien j'enverrai l'ange, le saint ou le démon que tu auras désiré. Dis-le à ton supérieur. » — Je le lui dis en effet, et je lui appris, en conséquence, toutes les preuves surnaturelles qui m'étaient promises.

J'appris en même temps le rapport de toute cette affaire avec l'apparition et les prophéties de Notre-Dame de la Salette. Cantianille ne m'en avait jamais parlé. Mais, un jour, il me vint à l'esprit qu'il pourrait bien y avoir entre ces deux faits quelques liens cachés. « Je crois que oui », me répondit Cantianille ; et, presque aussitôt, la Sainte Vierge vint elle-même me raconter que le jour où elle était apparue aux deux bergers sur la montagne, elle s'était montrée aussi à Cantianille. — « Je suis allée la prendre à Paris, me dit-elle, dans une société où elle se trouvait, rue de Rivoli. Je l'ai amenée sous l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile et, là, me promenant avec elle, sous la forme d'une femme visible pour tout le monde, je lui dis tout ce qui venait d'arriver, lui expliquant les secrets que j'avais confiés à ces enfants, et lui disant : que plus tard vous iriez, toi et elle, les expliquer au Souverain Pontife. Pendant trois jours, je l'emmenai ainsi au même endroit pour lui renouveler les mêmes communications, et, depuis lors, elle n'en a gardé qu'une idée vague. »

(*A suivre*)

A TRAVERS LES REVUES

DE LA MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Nous lisons, sous la signature du Dr Paul Joire, président de la Société d'études psychiques, l'intéressant article suivant, dont nous détachons, pour nos lecteurs, la partie essentielle :

Les phénomènes psychiques sont essentiellement différents des phénomènes chimiques, physiques ou autres phénomènes d'observation scientifique, par leur nature, la manière dont nous pouvons les connaître et les réactifs qui les révèlent à notre observation. Il est donc nécessaire que la méthode employée pour étudier ces phénomènes soit aussi spéciale.

Dans l'étude des phénomènes chimiques l'expérimentateu
a entre les mains des corps, qui, dans les mêmes condition
sont toujours identiques. Quand il combine ces différent
corps, il peut donc, d'une manière générale, prévoir presqu
certainement le résultat de l'expérience entreprise.

Dans l'étude des phénomènes physiques, les condition
sont déjà un peu plus délicates.

Le physicien emploie des instruments plus ou moins pre
cis, mais toujours construits sur des données expérimen
tales ; le fonctionnement de ces instruments, quelqu
parfait qu'il soit, exige encore certaines conditions qui n
dépendent pas toujours de l'expérimentateur.

Tout le monde sait, par exemple, qu'une machine élec
trique subit l'influence de l'état hygrométrique de l'air; mais
en outre, il se présente des circonstances dans lesquelle
le rendement d'une même machine est variable, sans qu
dans l'état actuel de la science, nous puissions en déter
miner la cause. De même la photographie, dans laquell
l'action chimique de la lumière sur la plaque sensible s
trouve combinée avec le phénomène physique de la réfrac
tion des rayons lumineux et le fonctionnement d'un appa
reil physique, la chambre noire, offre, bien souvent, au
expérimentateurs des surprises inattendues.

Autrement délicate encore est l'expérimentation de
phénomènes psychiques ; ici le réactif n'est pas un corp
inerte ; l'instrument n'est pas un mécanisme insensible
c'est un être humain, doué de toute sa sensibilité physio
logique.

Si nous examinons d'abord en lui-même cet instrumen
si délicat qui constitue le sujet nécessaire à l'expérimen
tation, nous le trouvons essentiellement variable. Il var
d'abord en raison de sa nature propre, qui est constitu
par sa race, son développement physique intellectuel
moral ; en second lieu, par son tempérament, qui est
résultante de prédispositions diverses qu'il tient de s
ancêtres. A ces causes de variabilité qui existent entre l
différents sujets, il faut en ajouter d'autres qui font qu'u
même sujet n'est pas identique à lui-même aux différent
heures de son existence. L'état de santé plus ou moin
parfaite jusqu'à l'état de maladie, fait varier à l'infini l
facultés du sujet, comme sa vigueur physique et ses capa
cités intellectuelles.

Même dans l'état de bonne santé, bien des phénomèn
passagers exercent sur nos dispositions momentanées u
action considérable. La digestion, le sommeil, la fatigu
pour n'en citer que quelques-uns, ont sur tout notre êt
une action qu'on ne peut nier.

Il y a encore une cause de variabilité pour le sujet, da
les sentiments qu'éveillent en lui les personnes en pr
sence desquelles il se trouve. Remarquez qu'il n'est p
nécessaire que le sujet connaisse ces personnes préalab
ment. Ce sentiment d'attraction ou de répulsion, de plais
ou de déplaisir, que nous éprouvons presque toujours à
vue d'une personne même étrangère, sentiment qui pl
tard se change en sympathie ou en antipathie, le su
l'éprouve fatalement, quelquefois à son insu, et ce sen
ment, même inconscient, exerce de bien des manièr
une action sur son état psychique.

L'on comprendra mieux cette influence si l'on se re
compte que les sujets sont des sensitifs, c'est-à-dire d
êtres d'une impressionnabilité plus grande, d'une sensi
lité plus développée qu'à l'état normal.

Nous avons vu jusqu'ici les influences internes qui mo
fient le sujet, c'est-à-dire les causes de variabilité qu

trouve en lui-même ; mais tout le monde extérieur, les objets et les êtres qui l'entourent exercent aussi sur lui une action non moins considérable.

Tout ce qui agit sur l'être physique, la température, la pression atmosphérique, les phénomènes météorologiques, ont leur retentissement sur son état psychique. Nous avons parlé tout à l'heure de l'action des sentiments de sympathie ou d'antipathie qu'il peut éprouver pour les personnes en présence desquelles il se trouve. Il existe encore une influence toute différente qui s'exerce de l'extérieur à l'intérieur sur le sujet; action produite par certaines personnes d'une manière tout à fait inconsciente, mais qui est capable de modifier profondément l'état et les facultés du sujet.

Il ne faut donc pas s'étonner si certains sujets sont impuissants à produire tel ou tel phénomène, à réussir une expérience en présence d'une personne déterminée, ou si quelquefois, inconsciemment, mais par des manifestations évidentes, le sujet demande qu'une personne n'assiste pas aux expériences. Il ne faut voir dans ce fait, qui a donné lieu à des discussions de tout genre, ni caprice de la part du sujet, ni motif de suspecter sa bonne foi, mais la simple manifestation d'une influence naturelle défavorable à la production d'un phénomène.

L'expérimentateur, qui, dans les autres sciences, ne prend aux expériences qu'une part que l'on pourrait appeler anonyme, c'est à-dire qui se réduit à la somme de sa science et de son habileté, exerce dans l'expérimentation des phénomènes psysiques une véritable influence personnelle. Comme le sujet lui-même, mais, ainsi que nous le verrons plus tard, à des degrés divers, suivant le genre d'expériences auquel il se livre, il prend une part active à la production des phénomènes.

D'abord de la même façon que chacun des assistants, il éveille chez le sujet des sentiments de sympathie ou d'antipathie, et ces sentiments ont d'autant plus d'importance, que le rôle de l'expérimentateur est plus considérable. A propos des sentiments que l'expérimentateur éveille chez le sujet, il faut noter que parfois, pendant un certain temps, celui-ci éprouvera d'abord de la curiosité ou une certaine crainte, qui vient de ce qu'il se croit en présence d'un pouvoir mystérieux. Ces sentiments de curiosité ou de crainte peuvent être très utiles à la direction des expériences et il faut savoir en profiter à propos; mais il ne faut jamais perdre de vue que ces sentiments ne sont que passagers, et que fatalement, à un moment donné, ils se transforment en attraction ou répulsion, sympathie ou antipathie, et que, à la suite de cette transformation, le sujet peut devenir impuissant à produire le moindre phénomène, ou bien il peut refuser désormais de se prêter à de nouvelles expériences. L'expérimentateur devra donc veiller avec attention sur son sujet, et, dans bien des cas, il pourra modérer ses impressions et donner une direction à la fois raisonnable et utile à ses idées.

Après les sentiments éveillés spontanément chez le sujet à l'égard de l'expérimentateur, il faut examiner l'action directe des forces psychiques de l'un et de l'autre. Il peut y avoir concordance entre les qualités, la nature de deux forces psychiques en présence. Dans ce cas, si l'une des deux est mieux dirigée ou supérieure à l'autre, elle pourra la conduire, l'entraîner et l'utiliser pour la réalisation des phénomènes recherchés. Si ces deux forces psychiques, sans être absolument concordantes, ne s'éloignent pas trop l'une de l'autre, et si celle de l'expérimentateur est supérieure à celle du sujet, elle pourra la dominer, se l'assimiler en partie, et en obtenir de bons effets; mais si ces deux forces sont absolument opposées, les expériences seront totalement impossibles de la part de cet expérimentateur avec ce sujet, et il vaudra mieux y renoncer.

C'est à cette cause qu il faut attribuer ce fait, bien souvent observé, que certains sujets, qui ont fait preuve de qualités évidentes, semblent tout à coup avoir perdu toutes leurs facultés et ne pouvoir donner aucun résultat quand ils se trouvent avec un autre expérimentateur. Sans doute, dans certains cas, l'opérateur pourra être rendu responsable de l'insuccès, car un expérimentateur peu habile ou ignorant pourra ne pas savoir se servir d'un sujet, même dans les conditions les plus favorables; mais il se présentera aussi des cas où, malgré l'expérience et le savoir, les résultats seront nuls, parce que la force psychique de l'expérimentateur ne peut concorder avec la force psychique du sujet.

L'expérimentateur prenant une part active à la production de certains phénomènes, il est bien évident que, dans ces expériences en particulier, il faudra tenir compte de toutes les circonstances internes et externes dont nous avons déjà étudié l'influence sur le sujet. C'est ainsi que les états de maladie, de fatigue ou de surmenage, qui amènent une dépression des forces physiques en même temps qu'une diminution de l'énergie volontaire, les troubles passagers physiologiques, comme ceux qui résultent de la digestion ou du besoin d'alimentation, de la fatigue ou du sommeil, troubles qui agissent sur les centres nerveux, soit directement, soit par l'intermédiaire de la circulation, devront entrer en ligne de compte quand il s'agira de ce genre d'expérimentation.

L'expérimentateur dans les recherches psychiques doit présenter un certain nombre de qualités naturelles et acquises qui sont indispensables au succès. Il doit diriger les expériences et les sujets : or ceux-ci ne sont pas toujours faciles à conduire. Leur nature nerveuse et impressionnable les rend ordinairement fantasques et capricieux. Si l'on obtient avec eux des phénomènes d'un certain intérêt, il arrive souvent qu'ils en tirent vanité, s'en approprient tout le mérite et deviennent de plus en plus exigeants, se croyant indispensables. Outre la mobilité naturelle de leur esprit, il ne faut pas perdre de vue que, la plupart du temps, ils ne sont pas guidés comme nous par l'intérêt des recherches scientifiques. Lorsque l'attrait de la nouveauté a disparu pour eux, quand leur curiosité a été plus ou moins satisfaite, ils commencent à éprouver de l'ennui aux expériences ; ils y apportent moins de bonne volonté et d'entrain, quelquefois ils refusent de les continuer.

C'est à l'expérimentateur à prévenir et à écarter ces difficultés, en sachant prévoir à l'avance les tendances de ses différents sujets. Il ne faut certes pas céder à tous leurs caprices, qui alors deviendraient innombrables et rendraient tout travail impossible; mais il ne faut pas non plus les rebuter et n'obtenir leur concours que par crainte. Il faut, pendant les expériences, savoir se mettre le plus souvent à la portée des sujets, arriver à les distraire et à leur être agréable ; il faut faire en sorte que chaque nouvelle expérience éveille en eux un intérêt nouveau, et les piquer d'émulation.

Il faut pour tout cela que l'expérimentateur joigne à une connaissance approfondie de la physiologie psychologique

un tact, une souplesse et une prudence qui lui permettront d'acquérir sur ses sujets l'autorité nécessaire.

Malgré cela, il ne manquera pas de s'élever parfois des difficultés, soit obstacles provenant des conditions générales dans lesquelles auront lieu les expériences, soit troubles provenant de la mauvaise volonté ou de l'inexpérience des sujets. Une patience à toute épreuve peut seule permettre de triompher de ces difficultés, l'expérimentateur ne devra rien laisser paraître des ennuis ou des déceptions que pourront lui causer des expériences mal faites ou sans résultats.

Mais s'il doit paraître insensible aux yeux de tous, l'expérimentateur doit être un observateur très fin et très habile, il doit faire preuve d'une sagacité et d'une attention toujours soutenues; tous ses sens doivent être constamment en éveil et parfaitement exercés, afin de saisir les moindres symptômes qui peuvent se produire et qui peuvent passer inaperçus pour les personnes moins exercées. Pour bien diriger les expériences, il devra exercer sur les sujets et sur toutes les personnes qui y participent ou y assistent une autorité absolue et incontestée, mais dont la force sera d'autant plus grande qu'elle se fera moins sentir. La bonne tenue, la dignité, l'estime dont il doit jouir, unies aux qualités que nous avons énumérées, assureront à l'expérimentateur cette autorité, qui sera complétée par les qualités scientifiques acquises dont nous allons parler.

Des connaissances scientifiques très nombreuses et très étendues sont, en effet, indispensables pour bien diriger l'étude des phénomènes psychiques. Une connaissance approfondie de la psychologie-physiologique est nécessaire pour découvrir les sujets, reconnaître leurs aptitudes, savoir les utiliser et les diriger. L'hypnologie fournit les moyens d'action par lesquels on peut influencer les sujets, en même temps qu'elle permet de les mettre complètement à l'abri de tous les inconvénients et de tous les dangers qui pourraient résulter pour eux d'expériences faites sans précautions ou dont la marche serait abandonnée au hasard.

Jointe à la connaissance complète de la pathologie nerveuse, cette science permet encore de déceler les moindres traces de simulation ou de supercherie qui pourraient se mêler aux expériences et en fausser les résultats. Enfin, à chaque instant, les sciences physiques et chimiques, les appareils mécaniques les plus délicats, devront être employés pour mieux observer et analyser, pour contrôler et pour enregistrer les phénomènes expérimentés.

Après avoir examiné les conditions requises pour une bonne expérimentation en ce qui concerne les sujets et les opérateurs, nous avons à considérer également les méthodes variées qu'il faut appliquer aux différentes catégories des phénomènes que l'on peut avoir à étudier.

Le classement méthodique des phénomènes est indispensable, car ils sont tellement différents dans leur nature et leurs manifestations qu'il est impossible de les étudier sans varier également les moyens d'exploration et de contrôle.

L'*Initiation* reproduit une curieuse étude de Balzac : *Traité des excitants modernes*, dont nous détachons le passage suivant qui a trait à l'abus du chocolat, du café et du thé :

Les destinées d'un peuple dépendent et de sa nourriture et de son régime. L'eau-de-vie a tué les races indiennes. J'appelle la Russie une autocratie soutenue par l'alcool. Qui sait si l'abus du chocolat n'est pas entré pour quelque chose dans l'avilissement de la nation espagnole qui, au moment de la découverte du chocolat, allait recommencer l'empire romain ? Le tabac a déjà fait justice des Turcs, des Hollandais, et menace l'Allemagne. Aucun de nos hommes d'Etat, qui sont généralement plus occupés d'eux-mêmes que de la chose publique, à moins qu'on ne regarde leurs vanités, leurs maîtresses et leurs capitaux comme des choses publiques, ne sait où va la France par ses excès de tabac, par l'emploi du sucre, de la pomme de terre substituée au blé, de l'eau-de-vie, etc.

Voyez quelle différence dans la coloration, dans le galbe des grands hommes actuels et de ceux des siècles passés, lesquels résument toujours les générations et les mœurs de leur époque ! Combien voyons-nous avorter aujourd'hui de talents en tout genre, lassés après une première œuvre maladive ? Nos pères sont les auteurs des volontés mesquines du temps actuel.

Voici le résultat d'une expérience faite à Londres, dont la vérité m'a été garantie par deux personnes dignes de foi, un savant et un homme politique, et qui domine les questions que nous allons traiter.

Le gouvernement anglais a permis de disposer de la vie de trois condamnés à mort, auxquels on a donné l'option ou d'être pendus suivant la formule usitée dans ce pays, ou de vivre exclusivement l'un de thé, l'autre de café, l'autre de chocolat, sans y joindre aucun autre aliment de quelque nature que ce fût, ni de boire d'autres liquides. Les drôles ont accepté. Peut-être tout condamné en eût-il fait autant. Comme chaque aliment offrait plus ou moins de chances, ils ont tiré le choix au sort.

L'homme qui a vécu de chocolat est mort après huit mois. L'homme qui a vécu de café a duré deux ans. L'homme qui a vécu de thé n'a succombé qu'après trois ans.

Je soupçonne la compagnie des Indes d'avoir sollicité l'expérience dans les intérêts de son commerce.

L'homme au chocolat est mort dans un effroyable état de pourriture, dévoré par les vers. Ses membres sont tombés un à un, comme ceux de la monarchie espagnole.

L'homme au café est mort brûlé, comme si le feu de Gomorrhe l'eût calciné. On aurait pu en faire de la chaux. On l'a proposé, mais l'expérience a paru contraire à l'immortalité de l'âme.

L'homme au thé est devenu maigre et quasi diaphane, il est mort de consomption, à l'état de lanterne ; on voyait clair à travers son corps ; un philanthrope a pu lire le *Times*, une lumière ayant été placée derrière le corps. La décence anglaise n'a pas permis un essai plus original.

Je ne puis m'empêcher de faire observer combien il est philanthropique d'utiliser le condamné à mort au lieu de le guillotiner brutalement. On emploie déjà l'adipocire des amphithéâtres à faire de la bougie, nous ne devons pas nous arrêter en si beau chemin. Que les condamnés soient donc livrés aux savants au lieu d'être livrés au bourreau.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10